

MEMOIRES MINORITAIRES

Ce document est mis en ligne par l'association Mémoires minoritaires sous la licence Creative Common suivante : CC-BY-NC. Vous pouvez ainsi librement utiliser le document, à condition de l'attribuer à l'auteur.trice en citant son nom. La reproduction, la diffusion et la modification sont possibles, en revanche l'utilisation ne doit pas être commerciale. Pour plus d'information : <https://creativecommons.org/>

Pour soutenir notre initiative indépendante, merci de faire un don à l'adresse suivante : [DONNER](#)

Votre don permettra de pérenniser la libre diffusion des archives LGBTQI+.
Exemple : 5 € = 1 fanzine, 10 € = 1 numéro de revue...

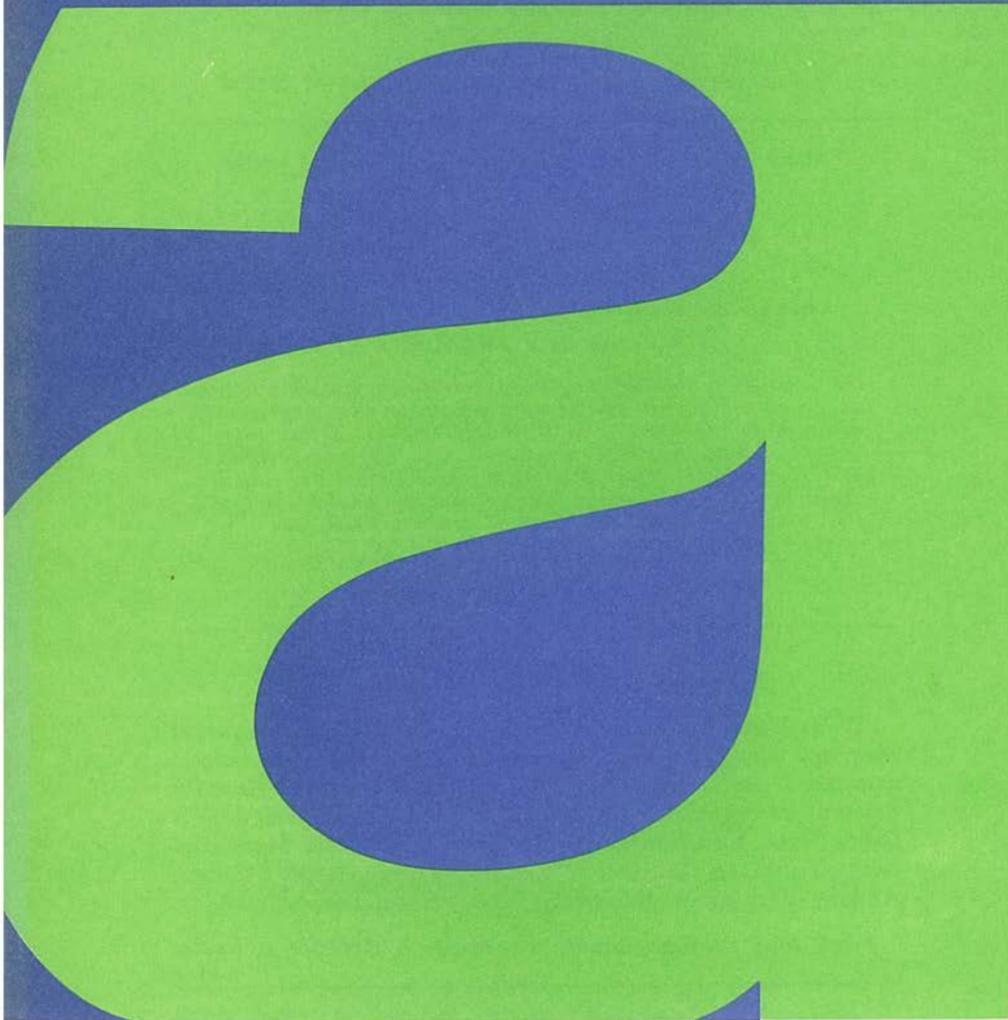
Nous ne sommes pas responsables des propos ou des images des documents numérisés : ceux-ci peuvent être destinés à un **public averti** et **majeur** (langage violent, images pornographiques, discussion sur des sujets sensibles, destruction du patriarcat, jets de paillettes, etc...).

Si vous êtes propriétaire d'un document numérisé, merci de nous contacter rapidement à l'adresse mail suivante : contact@memoiresminoritaires.fr . Nous retirerons le document dans les plus brefs délais et nous serons heureux.ses de discuter avec vous des modes de diffusion futurs.



arcadie

MOUVEMENT HOMOPHILE DE FRANCE



Décembre 1980
27^e année

324

REVUE PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

TARIF DES ABONNEMENTS

	1 an	6 mois
France, Italie	90 F	45 F
Etranger	115 F	60 F

Abonnement de soutien : 1 an : 115 F — Etranger : 135 F

Abonnement d'Honneur à partir de 175 F

Le numéro : 9 F

« Arcadie » est toujours expédié sous pli fermé

Abonnements - Correspondances - Envoi de textes

« ARCADIE »

61, rue du Château-d'Eau, 75010 Paris

Tél. : 770-18-06

Chèque bancaire ou C.C.P. Paris n° 10-664-02 N

au nom de « ARCADIE »

*La Direction reçoit uniquement sur rendez-vous.
Les Auteurs qui sont avertis que leur texte n'est pas accepté
peuvent le reprendre à la Direction. Celle-ci décline toute
responsabilité pour les manuscrits qui lui sont confiés.
Les textes publiés engagent la seule responsabilité des Auteurs.
Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.*

Timbre pour toute correspondance.

3 F pour tout changement d'adresse.

ARCADIE A PARIS ET EN PROVINCE

A Paris un club ouvert plusieurs jours par semaine organise des manifestations diverses (cinéma, théâtre, débats, causeries, etc). En Province des délégations d'*Arcadie* existent et organisent également des réunions, ainsi déjà à Lille, Metz, Strasbourg, Dijon, Lyon, Grenoble, Marseille, Nice, Toulouse, Bordeaux, Rennes, Troyes, Saint-Etienne, Angers, Perpignan, Besançon, Montpellier, Béziers, etc.

Pour tous renseignements s'adresser à Arcadie à Paris.

Copyright « Arcadie 1980 »

Le Directeur A. BAUDRY - Imp. Durand - 28600 LUISANT

Dépôt légal 1980. N° 438 — Imprimé en France

Commission paritaire N° 56848

ARCADIE

MOUVEMENT HOMOPHILE DE FRANCE
REVUE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

VINGT-SEPTIÈME ANNÉE — DÉCEMBRE 1980

SOMMAIRE

Journées nationales d'ARCADIE, Allocution de bienvenue, par ANDRÉ BAUDRY.....	685
Géricault et Delacroix, homosexuels, par DOMINIQUE NIDAS	689
Florilège V, par CHRISTIAN GURY	697
Nouvelles de France, par JEAN-PIERRE MAURICE...	701
La parallèle, par J.-P. DE LAVILLAN	711
Le péché de Sodome (suite et fin), par PIERRE O'CLÉROS	718
Soupirs, par ALEXANDRE D'ARÇAY	726
Petites annonces, par CHARLES DELPHANIS	728
Corneille en ARCADIE, par JACQUES FRÉVILLE ...	730

LIVRES :

<i>Une passion ingénue</i> , de Robert ANDRÉ	732
<i>Joue-nous Espana</i> , de Jocelyne FRANÇOIS	733

CINÉMA :

<i>Armée d'amour</i> , de Rosa Von PRAUNHEIM	734
<i>Immacolata et Concetta</i> , de Salvatore PISCIELLI	735

LA TONTINE

Conditions d'application de la loi du 18 janvier 1980 remettant en cause le bénéfice attaché jusqu'ici aux clauses dites de tontine.

Devant le silence de cette loi et par application des principes fiscaux, il paraissait que les acquisitions faites sous cette forme tomberaient sous le coup de la nouvelle loi.

Toutefois, une réponse Ministérielle stipule que la loi de finance pour 1980 ne trouve à s'appliquer aux biens recueillis en vertu d'une clause de tontine, compte tenu d'un acte d'acquisition en commun, que si les deux conditions suivantes sont simultanément remplies :

— L'acte contenant la clause d'accroissement a été conclu après le 5 septembre 1979 et le décès du co-acquéreur entraînant le transfert de propriété est survenu postérieurement à l'entrée en vigueur de la loi de finance pour 1980.

A contrario, il semble que les acquisitions faites avec clause de tontine antérieurement à la loi du 5 septembre 1979, conserveront le bénéfice attaché à cette clause résultant des textes antérieurs, en sorte que, après le décès de l'un des co-acquéreurs, le survivant paiera les droits de mutation au tarif à titre onéreux (actuellement 5,40 % augmenté de la taxe régionale soit 0,45 % pour la Région Parisienne).

On peut espérer que l'Administration se soumettra à l'interprétation résultant de cette réponse Ministérielle.

ROBERT MERLE

PARIS MA BONNE VILLE

« la qualité unique du vécu... »

Éd. Plon. 522 pages — 78 F

JOURNÉES NATIONALES D'ARCADIE

ALLOCUTION DE BIENVENUE

par ANDRÉ BAUDRY.

Soyez les bienvenus au Palais des Congrès et en Arcadie. Journées Nationales d'Arcadie, après le Congrès 1979, qui portait son regard sur les autres, c'est-à-dire ceux qui nous jugent, et qui parfois, nous condamnent.

Aujourd'hui, les « Droits de la Personne Humaine ». Quel beau titre ! Quelle phrase ! N'est-ce pas ? Que vous entendez quasi tous les jours, à la radio, à la télévision ; que vous lisez dans les journaux, phrase proclamée par le Pape, plus haute autorité morale dit-on ; par les princes qui nous gouvernent ; par tous ceux qui ont une autorité dans un pays, dans une nation : corps médical, corps judiciaire, corps universitaire et même, le plus simple des citoyens dans sa conversation de tous les jours ou peu s'en faut, il a ces beaux mots à la bouche : les Droits de la Personne Humaine.

Et nous voici rassemblés ici aujourd'hui pour en discuter. Tout à l'heure Me Badinter vous parlera de la justice et de l'homosexualité, et puis cet après-midi vous le savez, diverses personnalités représentatives de divers mouvements, ou représentatives de ce qu'elles ont souffert, enduré dans leur pays, viendront vous dire comment elles envisagent les droits de la personne humaine.

Ce que je voudrais vous dire très brièvement, moi, ce matin, c'est ceci : Arcadie en 1954, lors de sa création, avait dès son premier numéro lancé, presque un slogan. En tout cas, une phrase, qu'elle entendait inscrire au fronton de ce qu'elle allait entreprendre et qui était celle-ci : Les homophiles sont à côté des autres, avec les autres. Et c'est précisément parce que nous maintenons, vingt-huit ans après, cette même doctrine, que nous avons pu peut-être rassembler les personnalités que vous verrez cet après-midi, mais c'est aussi à ce titre que nous avons peut-être le droit, autant, si ce n'est davantage que d'autres, de parler des droits de la personne humaine.

Dans ce monde — je ne vais pas vous le décrire — dans ce monde en tout cas, de violence, de guerre, de peur, de crainte, dans ce monde de crise économique, sociale et financière; dans ce monde qui ne sait pas de quoi demain sera fait, et qui tremble bien souvent — à tort ou à raison peut-être, mais qui tremble — et vous êtes de ceux-là puisque vous êtes *dans* ce monde, précisément.

A Dieu ne plaise ! Et c'est la première réflexion que je voudrais vous livrer, mes chers amis, à Dieu ne plaise que nous fassions bande à part ! Que nous soyions simplement à côté des autres *et non pas avec* les autres ! Et que sous prétexte de défendre nos droits — légitimes, certes; nombreux, certes; imprescriptibles certes — mais que sous ce prétexte nous nous séparions de la communauté internationale, et nationale : les homosexuels sont des citoyens à part entière, et ils sont citoyens avec les autres citoyens, de chacune de leurs Nations, que ce soit comme ceux qui sont dans cette salle : la Belgique, la Hollande, la Suisse, l'Italie ou la France. Et nous n'accepterons jamais bien entendu, *d'être mis à part*. Et c'est à ce titre là, inévitablement, que nous demandons de temps en temps, vous le savez, *que les droits pour les homosexuels soient les mêmes que pour les autres citoyens de cette nation*. Vous avez lu dans « Arcadie » et dans d'autres journaux, vous avez lu dans « Arcadie-Flashes », vous en avez entendu parler bien souvent au Club d'Arcadie : les pérégrinations, les avatars de la loi dite « sur le viol » dans laquelle nous étions inclus par le fameux amendement de M. Caillavet repris par Mme Pelletier et qui finalement vous le savez, après le Sénat, la Chambre, le Sénat, la Chambre et le Sénat, a vu, sa mort. Cela veut donc dire, en effet, que pour un certain nombre de nos concitoyens — car, députés ou sénateurs, ils sont nos concitoyens, rien de plus, d'autant plus qu'ils ont été élus par la Nation — cela veut donc dire qu'un certain nombre de ces députés et de ces sénateurs, nous considèrent encore, comme *des gens à part*. Et le danger, mes chers amis, et c'est cela que je voudrais que vous compreniez aujourd'hui, le danger ce serait de dire : Eh bien, puisque nous sommes à part, nous allons former un monde à part ! Puisqu'on nous exclut de la communauté nationale et internationale — puisque aussi bien dans d'autres pays les lois sont semblables à celles de la France — puisque c'est ainsi nous allons nous en séparer, nous allons former un nouveau ghetto, nous allons former notre société, avec nos rites, nos coutumes, nos habitudes et nos propres lois !

Moi je vous dis — et je ne pense pas me tromper, je suis

presque persuadé que vous êtes du même avis que moi — moi je vous dis : Danger ! Il faut que les homosexuels *restent, présents, plus présents que jamais dans cette communauté nationale*. Alors on parle de racisme. Mais mes chers amis, ne serait-ce pas, de notre part, une certaine forme de racisme, maintenant, sous prétexte que la loi n'a pas été votée au Sénat par exemple, de nous replier sur nous-mêmes, et de faire notre monde à part, et de critiquer les autres, et de ne plus admettre les autres ? Ce n'est pas possible ! Bafoués ? Peut-être... Ridiculisés ici ? Anéantis ailleurs ? Peu aimés en tout cas ? Peu importe ! Nous sommes homosexuels, certes. Mais nous sommes aussi des citoyens de chacun de nos pays. Et c'est ce que je voulais vous dire ce matin.

Et c'est pourquoi, les « Droits de l'Homme », c'est un TOUT. Cela ne se divise pas, cela ne se morcelle pas. Et, j'ai tendance à apostropher Jean-Paul II, qui, à Chicago et ensuite par la bouche d'un de ses évêques, Mgr Julien, évêque de Beauvais, vient encore de répéter dans un grand journal à gros tirage, que, accepter l'homosexualité, jamais il n'en serait question. Ce que cet évêque a osé dire, reprenant Jean-Paul II, mes chers amis ne nous leurrons pas, nous savons très bien que nombre de nos députés et de nos parlementaires, que nombre de nos concitoyens même parmi ceux qui prétendent défendre la liberté, sont de ce même avis. Circule en ce moment en France, une pétition par exemple, pour nous interdire, pour anéantir les groupes, les divers groupes homosexuels qui peuvent exister à travers le pays. Peut-être — je le souhaite, je l'espère — cette pétition ne rencontrera que... quelques dizaines de signatures, mais elle est symptomatique. Elle représente une pensée qui se développe dans le pays. Nous sommes une minorité, une petite minorité. Une minorité vous le savez bien, inorganisée. Une minorité qui se défend mal. Une minorité qui ne sait pas très bien ce qu'elle doit faire, où elle doit aller. Une minorité... qui ne s'intéresse à rien. Et dans cette petite minorité, encore une petite minorité qui fait beaucoup de bruit pour rien aussi et qui braque l'opinion publique.

Alors Arcadie ? Cela plaira à la majorité des Arcadiens j'en suis sûr. Cela déplaira peut-être à d'autres. Elle ne prétend pas cependant avoir les paroles de la vie éternelle comme je l'ai déjà dit. Mais Arcadie, consciente de ses responsabilités, connaissant les dangers, prévoyant (et c'est si facile !), les retours de l'Histoire, sait que dans les moments de tragédie, comme peut-être il s'en prépare dans le monde à l'heure actuelle, il n'est pas question de braver cette opinion publique, par des gestes, des

attitudes intempestives. Elle restera dans sa ligne, celle qu'elle a voulu il y a vingt-huit ans : à côté des autres, avec les autres. A côté des autres, avec les autres pour le meilleur et pour le pire. A côté des autres, avec les autres, pour se défendre bien sûr mais pour défendre aussi les autres ! C'est à ce vaste combat, à ce combat éternel, de l'homme — j'oserais presque dire : de l'homme contre l'homme, de l'intelligence contre d'autres intelligences — à la lutte pour la liberté, pour l'amour, pour le droit à la différence, que je vous appelle.

Mes chers amis, Arcadie ne pourra pas vous tromper, parce que, elle est sûre, que vous défendant de cette façon, elle vous défend non pas pour 1980 ou 1985, mais elle vous défend pour l'éternité.

ANDRÉ BAUDRY.

TONY DUVERT

L'ENFANT AU MASCULIN

le problème de la pédophilie

Ed de Minuit — 184 p. — 28 F

ANDRÉ AUDUREAU

UN MERVEILLEUX DIMANCHE

*« que peuvent donner les autres
quand on en attend tout ? »*

Ed. Mazarine — 182 p. — 42 F

GÉRICAULT ET DELACROIX HOMOSEXUELS ?

Je connais un peintre qui affirme :

— Chez nous, il n'y a pas d'homosexuels, sauf Bernard Buffet, mais ce n'est pas un peintre !

Cet artiste, au métier d'ailleurs estimable, ne me semble pas briller par l'esprit, puisqu'il tient des propos aussi aberrants et aussi obtus que ceux des dirigeants totalitaires, qui martyrisent leurs peuples pour tenter de rendre les hommes tels qu'ils rêvent et non pas tels que la nature les a faits. Mon ami peintre (car c'est un ami) ne brille pas non plus par l'érudition, puisqu'il feint d'ignorer les goûts du plus grand de ses pairs, Michel-Ange et d'une foule d'autres, tel Le Caravage, victime, à 37 ans, d'une rixe dans un cabaret où l'avaient entraîné ses « mauvaises mœurs ».

Le Caravage appartenait à l'espèce, plus répandue que ne l'imagine un vain peuple, des homosexuels bagarreurs. Sparte, jadis et, de nos jours, plusieurs corps militaires d'élite nous en fournissent une multitude d'exemples. Seuls les esprits superficiels, qui ne jugent de tout que sur l'apparence, s'étonnent que les « mignons » d'Henri III aient été, en réalité, « des lions », bretteurs en diable, s'expédiant allégrement les uns les autres au royaume de Pluton, au grandam de leur maître, désolé de voire fondre ainsi l'escadron de ses favoris.

Si mon ami peintre ne peut ignorer sans mauvaise foi les penchants de Michel-Ange, de Léonard de Vinci et de la plupart des artistes de la Renaissance et de leurs mécènes, il est excusable de ne pas connaître les tendances supposées des deux principaux peintres romantiques. Autres temps, autres mœurs : vivant au « stupide XIX^e siècle », les romantiques durent faire preuve de discrétion. Au surplus, la société, régentée par la bourgeoisie triomphante, se montrait toute disposée à organi-

ser la conspiration du silence, afin de ne pas entâcher, par la révélation de « vices déshonorants », la renommée des grands hommes, en risquant au surplus de donner aux jeunes gens (comble d'horreur !) de fâcheux exemples.

C'est en rédigeant mon livre « Delacroix, sa vie, son œuvre » (Téqui, éditeur) que l'idée m'est venue que le comportement d'Eugène Delacroix paraissait trahir une homosexualité au moins latente. L'ouvrage, exécuté sur commande pour une maison d'édition catholique, étant destiné à la jeunesse, je n'ai pas pu laisser transparaître mes pensées. C'est à peine si je pus en faire part au directeur de collection... Le silence me fut d'ailleurs facilité par le fait que, si le peintre a été conscient de ses tendances profondes, il appartient à l'espèce des homophiles honteux et prudents, comme il en a toujours existé, peut-être jusque dans la Grèce antique !

Il est trop aisé d'objecter le « poids social » de notre siècle le plus pudibond, car éprouver la honte d'avouer (et d'abord à soi-même) ses goûts est une question de tempérament et de caractère, à moins naturellement de subir une ère de persécution violente, telle qu'en ce moment en Iran. Au siècle de Delacroix, vivaient Paul Verlaine, Arthur Rimbaud, Germain Nouveau et quelques autres moins connus, qui ne se cachaient guère. Je viens de lire les « Oeuvres Libres » du premier nommé, que leur interdiction m'avait jusqu'alors empêché de connaître autrement que par ouï-dire. On se rend compte, à cette lecture, que les relations homosexuelles étaient foisonnantes et faciles, en cet heureux temps où, pour la commodité des messieurs, les vespasiennes fleurissaient dans toutes les rues et, pour ne pas froisser la modestie des dames, loin des réverbères ! Le Code Pénal, en outre, ignorait dédaigneusement, en tout cas superbement, l'homosexualité.

Je m'empresse de dire que je ne possède aucune preuve formelle que les désirs de Géricault et de Delacroix n'étaient pas uniquement allumés par le sexe dit beau. J'ai seulement des impressions, une intuition.

A l'égard de Géricault, mes soupçons naissent de son inspiration, car j'avoue ne pas connaître dans le détail sa brève existence. Je sais qu'il se complaisait dans la compagnie exclusivement masculine des cavaliers, es palefreniers et des militaires, ce qui peut passer pour une attitude virile aux yeux des observateurs mal informés.

Un point indiscutable : son inspiration est toujours tourmentée, qu'il peigne des chevaux emballés et cabrés, retenus parfois par des garçons d'écurie musclés ou bien qu'il

nous présente des soldats athlétiques, pathétiques et blessés. Elle devient nettement morbide quand il reproduit (et il le fait avec prédilection) des exécutions capitales, des têtes grimaçantes de suppliciés et de fous. Quant à son chef-d'œuvre, « Le Radeau de la Méduse », nous en reparlerons, Théodore Géricault, visiblement, ne se sentait pas à l'aise dans sa peau, bien qu'il fut beau, riche, comblé de talents, choyé par la société.

Certes, ce malaise ne saurait suffire à établir un diagnostic. Mais, que je sache, on n'a connu à Géricault aucune maîtresse en titre, aucun bâtard, à une époque où les hommes-à-femmes étalaient sans vergogne les fruits de leurs amours. Sans doute Géricault mourut-il prématurément : à 33 ans et des suites d'une maladie vénérienne, pudiquement qualifiée « chute de cheval ». Théodore était tombé « au Bois de Boulogne » d'une monture trop fougeuse, comme il aimait en chevaucher ». On ne dit pas à quel sexe appartenait cette « monture », chevauchée dans un lieu qui en a toujours comporté de toutes les catégories !

Une grande amitié, pour ne pas dire une amitié passionnée a lié, pendant quelques années, Géricault et Delacroix, celui-ci de sept ans le cadet du premier. Certains commentateurs ont noté « l'attitude ambiguë de Delacroix à l'égard du génie qui l'a immédiatement précédé », notamment Guy Dumur (« Delacroix, romantique français », Mercure de France).

A 19 ans, Eugène pose nu pour le Radeau de la Méduse, parmi d'authentiques cadavres, que « le dandy aux yeux d'encre », grand admirateur du Caravage, se fait apporter de l'hôpital Cochin. On imagine facilement l'ambiance trouble où évoluaient les deux amis, enfermés dans un atelier où voisinaient la beauté, l'art et la mort.

Quand Théodore tomba malade, Eugène avait 26 ans, comme son ami quand il peignait le Radeau de la Méduse. Leurs relations s'étaient espacées. Delacroix n'en rend pas moins de fréquentes visites à Géricault et note, dans son Journal, les progrès désolants du mal qui ronge l'aîné bien aimé, « son maître ».

Au jour fatal, Eugène tracera ces lignes sur le cahier intime : ... « Demain, la terre cachera le peu qui est resté de lui. Quelle destinée différente semblait promettre tant de force de corps, tant de feu et d'imagination ? Quoiqu'il ne fut pas précisément mon ami, ce malheur me perce le cœur. Il m'a fait fuir mon travail et effacer tout ce que j'avais fait... »

Quelques jours plus tard !

« Il vivait, il ne vit plus ; il me parlait, son esprit entendait le mien : rien de tout cela n'est là. Mais ce tombeau... Pauvre Géricault, je penserai bien souvent à toi ! Je me figure que ton âme viendra quelque fois voltiger autour de mon travail. Adieu, pauvre jeune homme ! »

Depuis l'époque de Jean-Jacques Rousseau, les effusions étaient à la mode dans l'intelligentsia et celles-ci, au reste discrètes, ne sauraient constituer une présomption que les deux peintres se soient aimés d'amour tendre.

Toutefois, en ce qui concerne Delacroix lui-même, mes soupçons sont des quasi certitudes.

Eugène Delacroix est né à Charenton-Saint-Maurice, le 26 avril 1798. A Toulon, ce jour-là, Bonaparte s'embarque pour l'Égypte. A La Haye, le père légal du nouveau-né représente, en qualité d'ambassadeur, la République Française auprès de la République Batave. La mère, elle, est demeurée dans la région parisienne. On murmure qu'elle est la maîtresse de celui qui a disposé du pouvoir d'éloigner son mari : Talleyrand, alors Ministre des Relations Extérieures.

Aussi l'enfant passera-t-il pour l'un des bâtards du « Diable Boîteux », qui lui-même dût avoir de bonnes raisons de le supposer, si l'on en juge par une attitude constamment bienveillante qui retentira sur la carrière du jeune peintre. Homme d'Ancien Régime, Talleyrand considérait sans doute qu'il était de bon ton qu'un homme de qualité se préoccupât de sa progéniture naturelle et l'on verra comment il y parvint, sans que cela coûtât rien à sa bourse, mais seulement au Trésor !

Une chose est, en tout cas, certaine : l'ambassadeur ne pouvait pas être le père d'Eugène et il le savait. Charles Delacroix avait, en effet, subi, quelques années avant la naissance de son dernier fils, une opération chirurgicale qui le rendait incapable de procréer.

Benjamin tardif et plus ou moins intrus au sein de la famille, Eugène, enfant souffreteux, est rejeté dans l'amour exclusif de sa mère, puis après la mort de celle-ci, de sa sœur aînée. Ne sont-ce pas là des conditions idéales pour devenir homosexuel, si du moins l'homosexualité s'acquiert, ce que la science n'a pas encore pu déterminer ? Nous savons seulement qu'il semblerait exister certains terrains prédisposants.

Le bon sens populaire, d'autre part, a observé, longtemps avant les découvertes de Mendell, des alternances dans l'hérédité. A un homme grand coureur de jupons succéderait un homme aux tendances opposées qui, s'il procréait, aura un fils

aux tendances analogues à celles de son grand-père et ainsi de suite. J'ai constaté ce phénomène dans quelques familles. Talleyrand, homme couvert de femmes, aurait de la sorte, tout naturellement, donné le jour à un homosexuel.

Je reconnais que cet argument est faible. Mais j'en avance qui me semblent peser davantage. Delacroix, comme Géricault, est resté célibataire, à une époque où la plupart des hommes convoiaient dès qu'ils avaient « de quoi s'établir ». Ce fut rapidement le cas d'Eugène : chaque fois que Talleyrand était aux affaires, l'État achetait les toiles exposées par Delacroix, ce qui, sans jamais rendre l'artiste opulent, le mit assez vite à son aise. Quand Talleyrand se vit éloigné du pouvoir par le gouvernement de la Restauration, Adophe Thiers, sa créature, s'y glissa et la faveur du peintre ne se démentit jamais. Après 1830 (Eugène haïssait les Bourbons, hostile à « ses pères ») Delacroix devint une sorte de peintre officiel, si bien que sa « Liberté guidant le peuple sur les barricades » figure aujourd'hui comme l'un des symboles de la Révolution. Paradoxe de plus au compte de ce personnage profondément double : Eugène, grand ami de l'Ordre, était ce que, de nos jours, on appellerait un « fasciste ». En 1848, il contribua à faire arrêter par la maréchaussée les ouvriers qui, après l'écrasement des émeutes de Juin par le général Cavaignac, fuyant Paris, s'étaient réfugiés dans la forêt de Sénart, où le peintre louait une maison de campagne.

D'autre part, bien qu'il menât une vie très laborieuse, Delacroix, recherché par la haute société et la recherchant, se complaisait dans une existence mondaine. Or, malgré toutes les facilités offertes par la renommée, la fortune et le monde, on ne peut citer à l'actif d'Eugène ni une liaison féminine, ni un enfant naturel ; aucune tendre victime ! N'est-ce pas étrange quand on est un seigneur de la vie ? La remarque est plus troublante encore en ce qui concerne Géricault qui, lui, possédait les griffes d'un puissant fauve humain.

Je sais que quelques chroniqueurs bien pensants ont voulu fabriquer une maîtresse à Eugène Delacroix vieillissant, la baronne de Forget. Mais ce « vieux collage », qui dura dix-sept ans, a toutes les apparences d'une liaison blanche, d'un masque flatteur destiné au monde, qui se montrait alors si chatouilleux sur le chapitre des convenances. Tout d'abord, l'âge des partenaires me paraît constituer un obstacle : l'un et l'autre sont presque quinquagénaires quand ils se lient d'amitié. Ensuite, la baronne et le peintre vivent chacun de leur côté : elle, veuve d'un préfet, habite tantôt dans son hôtel du 55, rue

de la Rochefoucauld (qui existe encore, il appartient aujourd'hui à l'E.D.F.) tantôt, pendant l'été, dans sa villa de Fontainebleau. Delacroix, lui, vit et travaille soit dans son hôtel de la place Furstemberg (qu'il n'habita que dans les dernières années de sa vie) soit, aux beaux jours, dans sa petite maison de Champrosay. La seule femme avec qui le peintre partagea réellement son existence, c'est Jenny Le Guillou, sa fidèle gouvernante, au menton poilu !

Pour la petite histoire, indiquons que Mme de Forget était la fille du Comte de Lavalette, sauvé des pelotons d'exécution de Louis XVIII par sa femme, qui échangea avec lui ses habits et prit sa place dans sa cellule. La petite Joséphine, âgée de 11 ans, faisait partie de l'équipée ; elle suivait, imperturbable et à pied, la chaise-à-porteurs où, à l'aller, se tenait sa mère et, au retour, son père travesti.

Plus significative encore que cette froide et durable relation mondaine me paraît celle, fort brève, qu'eut Eugène Delacroix avec une de ses consœurs, Marie-Élisabeth Blavet, femme du peintre Clément Boulenger, peintre elle-même. Marie-Élisabeth collectionnait les amants artistes : c'est une espèce féminine qui a toujours existé. Elle n'avait pas encore réussi à inscrire à son tableau de chasse le chef de file à l'École Romantique Française. Or, elle se trouva placée à ses côtés au cours d'un dîner. Pendant qu'Eugène l'entretenait des Primitifs Flamands, elle lui fit une proposition malhonnête :

— Si nous allions contempler leurs œuvres chez eux ?

Delacroix se laissa tenter et, quelques jours plus tard, le couple prenait la diligence en direction des Pays-Bas. L'escapade fut de courte durée. Notons au passage que Delacroix n'a jamais mis les pieds en Italie, par choix délibéré, afin de ne pas exposer son imagination, comme celle de ses devanciers, à la forte impression de la peinture méditerranéenne et classique et pour rompre ainsi plus radicalement avec la tradition. En fait, depuis le Directoire, pour connaître l'Italie, il n'était plus nécessaire à un peintre de quitter Paris : il lui suffisait de visiter le Louvre. Bonaparte (qui, à un an près, failli naître italien) avait pillé Rome, Florence, Milan et surtout Venise, faisant du Louvre le premier musée du monde et réalisant sa seule conquête durable. Il est donc probable que Delacroix connaissait bien la peinture italienne.

Quoi qu'il en soit, le Romantisme, c'est le Nord, la brume, l'Angleterre, l'Allemagne (encore « douce » pour quelques lustrés), les Flandres.

Y voici justement nos tourtereaux. Ils louent une chambre à l'auberge. Le lendemain, Eugène, qui a le sommeil profond, éprouve la surprise de se retrouver seul dans son lit. Marie-Élisabeth a pris la fuite, rentrant sur Paris. Sur la cheminée, elle a laissé un mot ironique. Il me semble que, si l'amant avait satisfait la jeune femme, le voyage aurait duré le temps prévu et que les deux peintres auraient vu les Primitifs Flamands chez eux, but avoué de l'entreprise.

George Sand, enfin, qui bien que « bisexuelle », s'y connaissait en hommes, Georges Sand dont Delacroix a exécuté un portrait célèbre, n'échangea avec lui qu'une vive mais placide amitié. Elle savait bien, cette manthe religieuse, qu'elle ne pourrait déchaîner en Eugène aucune de ces tempêtes dont, une fois pour toutes, sont restés marqués le cœur et l'œuvre de Jules Sandeau, d'Alfred de Musset, de Frédéric Chopin qui, eux, pour leur malheur mais pour le bonheur de l'Art, aimaient les femmes. Pourtant, quel beau titre de gloire, pour le chef de file du Romantisme féminin, si elle avait pu ajouter, au premier poète, au premier compositeur, le premier peintre romantique !

L'œuvre de Delacroix apporte-t-elle de l'eau à mon moulin ?

Pour certains critiques (Pierre Courthion, Jean Cassou) la « Mort de Sardanapale » constitue « une des plus belles hantises féminines que la peinture aient traduites » : un « bétail » (le mot est de Paul Claudel) de magnifiques favorites dépoitraillées, toutes grasses et blanches comme on les aimait, vont être immolées sous les cimenterres brandis par de vigoureux esclaves noirs, sur le lit où trône le potentat, qui lui-même va se donner la mort. Je me demande ce qu'un psychiatre, à la lumière de ce thème où l'érotisme et la catastrophe sont si intimement mêlés, penserait des hantises et des obsessions de l'auteur, de ses « phantasmes » comme on dit de nos jours ?

Personnellement, je me bornerai à citer, à l'appui de mon hypothèse, quelques œuvres, moins connues mais sans mystère, d'Eugène Delacroix. Je les ai contemplées au Musée de Bordeaux, lors de la Rétrospective de 1963. Dans les premières salles, un organisateur, peut-être intentionné, avait disposé plusieurs cadres consacrés à des nus masculins. Aucun « thème » à ces tableaux : un bel homme nu, de face ; un point, c'est tout. Mais les avantages des gaillards sont si complaisamment mis en évidence, au centre de la toile, que certaines jeunes femmes qui pénétraient dans le musée, brusquement mises en présence de tels objets, se réfugiaient, gênées, dans le fou-rire. A cette époque, les « sex shop »

n'existaient pas encore. Aujourd'hui, les réactions seraient peut-être différentes.

Certaines inspirations trahissent autant qu'un aveu, en peinture comme en littérature : Mauriac en fournit un exemple frappant ; les passages les mieux inspirés et les plus réussis de son œuvre transpirent une intense homophilie.

En tout cas, de quels splendides modèles disposait Delacroix ! J'espère pour lui, dont la vie sentimentale et sexuelle « paraît » assez terne, qu'il a su en profiter autrement qu'en peinture !

Bien entendu et je le répète, je ne puis, pour Géricault comme pour Delacroix, n'avancer, afin de conforter mes impressions, que mon intuition. En général, elle ne me trompe pas à l'égard de mes contemporains. Serait-elle en défaut pour les grands hommes du temps passé, que je n'ai évidemment pas pu approcher ?

Une dernière observation, celle-ci d'ordre purement artistique : au XVIII^e siècle, la peinture française s'était affadie au point d'en devenir mièvre. Watteau, Boucher, Fragonnard, Greuze et, les continuant au début du XIX^e siècle, David et Ingres, tous avaient chanté la beauté du corps féminin, dont les grâces plantureuses et molles triomphaient sur les cimaises.

Cette obsession féminine (celle-ci bien réelle) devenue conformisme, n'engendrait plus que froideur. Cette impression est particulièrement sensible chez les noé-classiques, David et Ingres, pourtant sincèrement épris du « beau sexe ».

Il importait que deux génies homophiles fissent passer sur la peinture un grand souffle nouveau : l'inquiétude romantique allait ainsi régénérer l'art pictural français.

Je suis heureux d'être le premier, je crois, à avoir pressenti les causes profondes de cette « inquiétude ».

Pour finir sur mon intuition, quelles que soient les raisons qui la fondent, la question reste posée pour nos deux plus grands peintres romantiques : étaient-ils, oui ou non, consciemment ou inconsciemment, homophiles ?

Qu'en pensez-vous ?

DOMINIQUE NIDAS.

FLORILÈGE V (1)

« A force de se gouiner devant des michetons qui les casquaient pour ça, Toinette et Lydia avaient pris ça à la bonne et maintenant elles envisageaient de mallouser leurs Julots. Bien fait pour les vilains proxénètes. »

(Auguste LE BRETON, *L'argot chez les vrais de vrai*).

*

« Il avait des idées étranges sur l'homosexualité, qu'il affirmait chose impossible : d'après lui, les homosexuels prétendaient ne pas aimer les femmes pour mieux souffler celles des autres. »

(Roger PEYREFITTE, *Tableaux de chasse*).

*

« La société des muridés, moins raffinée que la nôtre, ignore, en règle générale, l'homosexualité. »

(Michel DANSEL, *Nos frères les rats*).

*

« En face de nous, je voyais une grosse femme brune, congestionnée, au cou épais, vêtue d'une veste de cuir et d'un pantalon bleu de mécano qui se laissait embrasser fort passionnément par une mince créature en robe à fleur, assez semblable à une momie habilement maquillée. « Ah ! mon lapin ! mon lapin ! gémissait par intervalles la momie. Je ferais des folies pour toi ! » Je trouvais qu'il n'y avait pas de quoi. »

(Françoise MALLET-JORIS, *Le rempart des béguines*).

*

(1) Voir *Arcadie*, nos 276, 287, 297 et 310.

« — C'est Thomas qui t'a vu, poursuivit Aurelio. Il paraît que tu traînes avec ce minet pourri !

— Et alors ? dit André. Si ça me plaît...

— Tu l'as ramassé au « Tilt » ?

André ne répondit pas.

— Il est connu dans le quartier, reprit Aurelio. N'importe qui peut se le faire en y mettant le prix.

— Jusqu'ici il ne m'a pas coûté bien cher !

— C'est encore trop ! »

(Henri TROYAT, *La pierre, la feuille et les ciseaux*.)

*

« Dans l'échancrure de son corsage de crêpe, Mademoiselle Vinteuil sentit que son amie piquait un baiser, elle poussa un petit cri, s'échappa, et elles se poursuivirent en sautant, faisant voler leurs larges manches comme des ailes et gloussant et piaillant comme des oiseaux amoureux. Puis Mademoiselle Vinteuil finit par tomber sur le canapé, recouverte par le corps de son amie. »

(Marcel PROUST, *Du côté de chez Swann*.)

*

« A Dieu ne plaise que je veuille diminuer l'horreur que l'on a pour un crime que la religion, la morale et la politique condamnent tour à tour. Il faudrait le proscrire quand il ne ferait que donner à un sexe les faiblesses de l'autre, et préparer une vieillesse infâme par une jeunesse honteuse. »

(MONTESQUIEU, *De l'esprit des lois*.)

*

« Quant au jeune Massot, on n'a jamais pu expliquer pourquoi il ne fit aucune tentative pour s'enfuir. Il demeura au contraire au milieu des bandits et prit la fuite avec eux. Quels étranges liens pouvaient le retenir ? Le chef semblait avoir sur lui un ascendant que le naturel efféminé du jeune étudiant pouvait suffire à expliquer... Mais si la beauté de cet adolescent attendrissait le cœur de tous et plus spécialement celui du chef, elle devint un élément de jalousie pour l'un d'eux, le terrible Chicolate. »

(Henry de MONFREID, *Les Trabucaires*, nouvelles du recueil *Le naufrage de la Marietta*.)

« — D'homme à homme, coupa le chauffeur, je serai prêt à passer sur bien des choses, mais vous n'avez pas tout vu ; moi j'ai eu le temps de me régaler dans mon rétroviseur... La petite garce est fardée ! ajouta-t-il triomphalement. D'ailleurs, je l'ai ramassé au Carré Marigny. Dès qu'il est monté, je me suis dit : voilà du feuilleton en perspective... »

— C'est ma foi vrai ! s'exclama le brigadier. Un jour de Noël, qui est la fête de la famille, tu n'as pas honte ?

Monsieur Jadis se frotta le tour de la bouche et des yeux avec son mouchoir et en ramena une infime pellicule rouge et noire. »

(Antoine BLONDIN, *Monsieur Jadis ou l'école du soir*.)

*

Proust était sous clé. Était-ce prémonition ? Ma mère craignait-elle la dangereuse influence du Baron de Charlus ? A certains indices, au goût manifeste que j'éprouvais pour les déguisements féminins, à l'intérêt que je portais aux revues de modes féminines, avait-elle deviné mes tendances ? Ne me suffisait-il pas d'être nain ? Allais-je ajouter à cette malédiction celle d'avoir des instincts sexuels déviés ? »

(PIÉRAL, *Vu d'en bas*.)

*

« Je n'avais pas osé regarder le chanteur, mais je l'ai aperçu presque malgré moi, en suivant le regard d'un homme en vêtements sombres, debout contre le piédestal d'un faune, et la douceur avec laquelle la main de cet homme caresse la jambe de la statue m'a conduit vers la voix. Car depuis que le castrat de Vicence habite son château, cet homme aime Niccolo d'une passion douloureuse que l'amour de la musique n'explique pas tout entière, d'une passion plus ardente, peut-être, que la morale n'en admet. »

(Marcel BRION, *L'orgue de verre*, nouvelle du recueil *Les escales de la hautes nuit*.)

*

« Bagués et roucouleurs comme les pigeons de Saint-Marc passaient les pédérastes ; Venise, « cité contre nature » (Chateaubriand), les avait toujours accueillis ; j'y voyais l'un d'eux,

célèbre par un récent procès, tel que nous nous le montrions du doigt, à la sortie de Carnot, ce fameux Fersen qui venait de publier un poème sur Venise. « Notre-Dame des Cendres ». « Je ne serre pas la main à un pédéraste », disait mon père (sans se douter qu'il ne faisait que ça toute la journée). « Encore un de ces chevaliers de la manchette », ajoutait-il (on les reconnaissait, à cette époque, au mouchoir qui leur sortait de la manche). Les invertis, « cette partie réprouvée de la collectivité humaine » comme dit une lettre inédite de Proust, formaient une société secrète ; on ne saurait comprendre le « Temps perdu » si l'on oublie que Sodome représentait alors une malédiction. Même à Venise la pédérastie n'était que le plus discret des beaux-arts. »

(Paul MORAND, *Venises*).

*

« — : A cause de mes mœurs ?

— A une époque où les écrans sont pleins de types qui se sodomisent en couronne je ne vois guère pourquoi j'irais te chercher du suif pour une bagatelle de ce genre, fiston. On donne des cours d'homosexualité dans les lycées et il y a dans les instituts les plus réputés des professeurs de masturbation. Non, autre chose... »

(San-ANTONIO, *Les Con*).

*

CHRISTIAN GURY.

RELIURE

DOS EN CUIR — COULEUR VERTE

35 F — Port compris

Préciser l'année désirée

NOUVELLES DE FRANCE

— N° 89 —

par JEAN-PIERRE MAURICE.

Et si Cassandre avait raison ?

- Et votre fils ?
- Il est plombier.
- Quelle chance ! Il doit bien gagner sa vie.
- Certes ! Nous en sommes très fiers.

.....

- Et votre fils cadet ?

- Il vient de se marier.
- Avec une femme ?
- Non, avec Jean-Pierre Maurice.
- Mes félicitations. Mais ils n'auront pas d'enfant.
- Ils sont de tendance chinoise ; ils n'en voulaient pas.
- Sont-ils heureux ?
- Très. Et nous aussi !
- Que demander de plus ?

C'est un rêve. Un rêve dans lequel Cassandre me disait : « Tant que l'on n'entendra pas ce genre de dialogues dans la rue ou chez Madame Michu, la concierge, les gens, qu'ils soient bourgeois ou prolétaires, préféreront la misère en col blanc, le rond de cuir douillet et les fins de mois difficiles mais assurées une fois pour toutes. Tant que Monsieur-Tout-le-Monde n'admettra pas qu'il n'a qu'une vie, que cette vie est courte et que son premier devoir, dans cette brève existence, est d'être heureux afin de rendre heureux ceux qui l'aiment et qu'il aime, il n'y aura pas d'homos heureux ! »

Il n'y a pas d'homos heureux.

Pourquoi ? En partie à cause d'eux-mêmes. En partie à cause de l'attitude de la Société à notre égard.

En ce qui concerne la part de vous-même qui doit être à la fois juge et partie, je ne peux rien pour vous et je crains que personne (pas même votre meilleur ami, votre confesseur ou votre psychanalyste) ne puisse grand'chose ! Il faut savoir cela. Marchez seul, que votre clarté vous suffise !

Certes, Arcadie peut vous venir en aide, vous guider, vous conseiller. Mais seulement dans la mesure et dans les limites où une association d'anciens alcooliques, d'anciens drogués ou d'anciens candidats au suicide accueille et protège les siens momentanément. Tôt ou tard — et plutôt trop tôt que trop tard — il faudra bien s'accepter, se faire accepter (condition non indispensable mais importante pour certains), sortir de sa coquille, combattre et lutter pour faire sa place au soleil qui luit pour tous.

En ce qui concerne l'attitude de la société à notre égard, ne nous cachons pas la tête sous le sable. La nouvelle nous touche tous ; elle est trop décevante, trop amère pour que j'ai le cœur d'en rire mais reconnaissez, cousins, que je tire, avec prudence mais depuis longtemps déjà, des sonnettes d'alarmes.

Quelle nouvelle ? Une croisade anti-homo menée (sans concertation préalable jusqu'à plus ample informé) à travers le monde tantôt sur le mode brutal dans les régimes totalitaires, tantôt plus insidieusement dans les pays capitalistes ou les sociétés dites libérales.

Un immense espoir était né, dans les années soixante, qui nous venait des States et connut son apogée, en France, en Mai 68. Il y eut quelques années fastes pour nous où l'on pouvait raisonnablement penser que les mœurs se civilisaient, que l'information faisait reculer l'obscurantisme et qu'il y avait enfin un consensus populaire en notre faveur. C'était le temps où l'Angleterre mettait un terme aux lois scélérates qui nous bridait, où la France votait la majorité à 18 ans, où se tenait à Paris le 1^{er} Congrès international arcadien sur l'homophilie... j'en passe et j'en oublie. Certes, il y avait bien, ici ou là, quelques « bavures ». Certes, les avantages acquis en Occident ne doivent pas nous faire oublier que, dans le même temps, dans les régimes totalitaires, nos frères souffraient l'oppression, les brimades, les tortures ou la mort en Espagne, en Russie, en Chine (1), à Cuba, à Téhéran et dans certaines ex-colonies africaines. Mais il n'en reste pas moins que, globalement comme

(1) Nous serions curieux de savoir si l'attitude des pouvoirs chinois à notre égard a évolué depuis le « new deal » jaune économique et la famille réduite à sa plus simple expression.

dirait Georges, les résultats furent nettement positifs, du moins en Occident, et que la cause de l'homophilie fit plus de progrès en dix ans que durant les trois siècles qui précédèrent.

A tel point que certains purent penser que la cause était entendue, que ce n'était pas la fin du commencement mais le commencement de la fin ; d'où quelques regrettables excès pour essayer de faire avancer les choses encore plus vite ou pour jouir — intensément mais égoïstement — d'une liberté totale.

Telle ne fut pas l'attitude d'Arcadie qui, tout en se réjouissant et en empochant les résultats acquis, se refusa à pratiquer les grandes illuminations, mit ses militants en garde contre les dangers d'une victoire à la Pyrrhus en leur prêchant la prudence. En d'autres termes, ce n'était là qu'une étape dont il y avait lieu de se réjouir, certes, mais ce n'était pas une raison pour jeter le manche après la cognée, fermer ses portes et aller à la drague à la ligne. Il fallait demeurer vigilant et continuer le combat ! Attitude qui fut mal comprise à l'époque, critiquée ou mal interprétée par certains. Arcadie était « vieux jeu », bourgeoise, décatie... Cependant, les adhésions affluaient ; à la suite de quelques émissions bien menées, les troupes arcadiennes doublaient, triplaient... décuplaient même ! de quoi faire périr de rage tous ses ennemis.

Oh ! comme j'aimerais pouvoir dire que cette majorité avait tort, qu'Arcadie se trompait en étant si prudente, que c'était les marginaux qui avaient raison... Hélas ! Insidieusement, petit à petit, ceux qui ne peuvent pas nous supporter ont regagné une partie du terrain perdu dans l'opinion publique.

Comment cela s'est-il fait ? Est-ce à dire que les abus de quelques-uns des nôtres, les actes de quelques provoc, de quelques « irresponsables », comme disent les hommes politiques, sont seuls en cause ? PAS DU TOUT ! Ce serait beaucoup plus simple et beaucoup plus facile d'affirmer cela mais ce serait une contre-vérité sans aucun rapport avec la réalité. Les conséquences de ces quelques actes excessifs (si conséquences il y a eu, ce qui n'est pas toujours prouvé) sont répréhensibles mais, en tout état de cause, ponctuels et limités.

Alors ?

Alors, c'est bien plus compliqué que ça. Il faut chercher ailleurs, plus loin et plus profondément. En fait, comme je le disais plus haut, il y a longtemps que la réaction est amorcée et je l'ai dit. Pourquoi ? Parce que, à la lecture — pour vous — d'innombrables coupures de presse (reflets et échos de l'opinion mais aussi, on l'oublie trop souvent, créateurs d'un mouvement d'opinion) que mes Honorables Correspondants m'envoient de

partout en France et du monde entier, j'ai acquis la conviction intime qu'un reflux se dessinait dans les pays occidentaux (2) et que mon devoir était de vous en avertir.

Par exemple : « Le Nouvel Obs » et « Dernières Nouvelles » font état d'un récent sondage de la SOFRES qui peut se résumer ainsi : « La tolérance diminue en ce qui concerne l'homosexualité, 49 % jugent qu'elle n'est pas un fléau social mais 76 % ne laisseraient pas leur fils vivre avec un homosexuel (et leur fille)... pour 34 %, il s'agit « d'une maladie qu'on doit guérir » et pour 26 % (ce qui fait 60 % !!) d'une « perversion sexuelle que l'on doit combattre » (Dernières Nouvelles) ». Or ces 60 % se trompent.

Au pays des homos.

Dans un article intitulé « L'amour au tribunal des évêques », paru dans « Paris-Match » N° M 2533-1638, le journaliste Robert Serrou pose la question suivante à Mgr Jacques Jullien, évêque de Beauvais et participant au Synode : « Autre signe de l'évolution des mœurs : l'homosexualité. Elle est à la mode. Tout le monde en parle franchement. Quelle est l'attitude de l'Église en la matière ? ».

Réponse de notre monsignore : « J'ai personnellement rencontré, dans mon ministère, des couples de lesbiennes et des homosexuels. Je vous assure qu'on n'a pas envie d'en rire parce que c'est dramatique. La souffrance et le combat de ceux qui assument comme ils le peuvent cette homosexualité DEMANDENT QU'ON LES RESPECTE DÈS LORS QU'ILS ESSAIENT DE VIVRE LEURS TENDANCES SANS PASSER A L'ACTE. Mais qu'on nous demande de reconnaître l'homosexualité comme normale et de l'absoudre de toute culpabilité, non ! Il n'y a de libération véritable que dans la vérité. Je ne vais pas réduire la morale à un substrat biologique mais la biologie n'est pourtant pas sans signification. UNE UNION HOMOSEXUELLE N'EST PAS CHOSE NORMALE, L'ÉGLISE N'EST PAS PRÈS DE L'ADMETTRE. »

Bien compris. Je résume : 1) L'homosexualité est en dehors des normes admises par l'Église catholique, apostolique et romaine donc contre-nature (puisqu'elle ne permet pas de mettre au monde de petits chrétiens). Ceci admis : 2) N.S.M. ne veut pas la mort du pécheur, reconnaît la grandeur de son épreuve et lui tend les bras A CONDITION qu'il ait la contrition

(2) Dans les pays totalitaires ou fanatisés, les choses étant restées égales en ce qui concerne les mœurs, il n'y a eu ni flux, ni reflux.

de sa faute et qu'il s'engage dans la Voie Royale (c'est-à-dire la sublimation de ses instincts et la non-consommation du péché de chair).

Voilà qui a le mérite de la clarté et de la netteté. Personnellement, je préfère ce langage aux valse-hésitations, aux ambiguïtés et aux clairs-obscurs. On sait à quoi s'en tenir ! Nul doute. Nulle équivoque. Nous sommes dans le droit fil de la reprise en mains de l'Église de Rome par le pape venu de l'Est.

Mgr Jacques Jullien élève toutefois le débat en disant : « Hier, on insistait trop sur les problèmes moraux touchant à la sexualité. Aujourd'hui, c'est la sexualité elle-même qui est une réalité difficile et conflictuelle. Je crois qu'on nous mène en bateau (*sic*) quand on veut nous faire croire que la sexualité est une affaire toute simple. Ce n'est pas vrai. C'est l'homme qui est compliqué. Ce qu'on appelle « libération de la sexualité », c'est, en fait, souvent, une aliénation majeure. Cela, on doit le dire aussi. Laisser croire aux gens qu'on se libère quand on s'aliène, c'est leur rendre un très mauvais service. *Il n'y a pas de libération qui ne se paie cher.* »

Nous voilà prévenus : Il faut payer ! Et cher (3).

J'ai eu l'occasion de dire ici-même ce que je pense de certaines sectes et singulièrement des « Témoins de Jéhovah ». Plusieurs cousins m'ont écrit à quel point ils avaient été choqués par l'agression subie chez eux, un dimanche matin, de la part de ces fanatiques forçant leur porte pour les catéchiser et leur prouver péremptoirement à quel point ils sont dans l'erreur. Aujourd'hui, voici qu'ils récidivent en nous consacrant une grande partie de leur numéro 18 (numéro qui s'intitule, assez curieusement : « Nos relations avec les bêtes ! »). Je passerai volontiers sous silence les niaiseries contenues dans ce numéro de « Réveillez-vous », compte tenu de sa faible audience en France, si je n'avais été impressionné par le tirage total : 8 300 000 exemplaires publiés en 34 langues et distribués la plupart du temps gratuitement. Ces gens-là, soutenus par les milliardaires d'outre-Atlantique, sont riches, ils sont donc dangereux.

Après les habituels coups de griffe aux maisons concurrentes et notamment à l'église catholique (ces gens-là, avec quatre siècles de retard, n'ont jamais digéré la Réforme et se croient encore aux temps lointains de l'Inquisition), on pose la

(3) L'Église de Rome a toujours su être bonne commerçante. Comme les Italiens. Ayant commencé « petit », elle a, à présent, des succursales dans le monde entier.

question-choc sous forme d'une « confession publique » (leur péché mignon, entre deux soli de trombone, comme chacun sait) : « L'homosexualité permet-elle de connaître une vie comblée ? » Nul besoin de lire le (long) article pour répondre par la négative. Ce qui m'écœure, dans le procédé, c'est que tout est truqué. L'auteur supposé, qui ne se nomme d'ailleurs pas, commence par affirmer crânement : « J'ai toujours apprécié la compagnie de personnes du sexe opposé. Quand j'étais adolescent, j'avais pas mal de petites amies... et je repoussais toutes les avances qui m'attiraient vers l'homosexualité ».

On a compris. Cet Eliacin était pur et candide. Ce sont les méchants PD qui lui ont inoculé le virus. Pas la peine d'aller plus loin. C'est déjà con que ça n'en peut plus. Mettons un masque à gaz et persévérons, ça vaut cependant le voyage.

Je passe rapidement sur la confusion, voulue ou non, entre pédéraste et homo, les termes préhistoriques employés : débauche, corruption, perversité... pour en arriver plus vite au... nœud de l'action : « Comme dans le monde des pédérastes les relations occasionnelles et les brèves liaisons paraissent être de règle, il me sembla que j'avais tout intérêt à entretenir avec des hommes qui pourraient favoriser mon ascension dans l'échelle sociale... Je me suis trouvé un petit ami très riche... Il possédait un appartement dans un quartier chic de Londres et une résidence dans le midi de la France, ce qui me permit de passer des vacances luxueuses et de côtoyer des gens riches et célèbres... d'ailleurs, je fus surpris de voir combien de gens de la haute société les fréquentaient, notamment des banquiers, des avocats et des hommes politiques. Je n'en étais que plus résolu à rester homosexuel ».

Tout est faux ? Bien sûr, tout est faux ! NOUS, NOUS LE SAVONS MAIS 8 300 000 LECTEURS SUPPOSÉS HÉTÉROSEXUELS NE LE SAVENT PAS FORCÉMENT ! Étonnez-vous, après cela, qu'Arcadie ait bien du mal à rétablir la vérité et à faire avancer les choses auprès des hétéros par une information plus objective ! Nous n'y arriverons que si chacun des deux millions de Français « sympathisants » se décident, au lieu de vivre égoïstement, à soulever le masque pour diffuser NOTRE information autour d'eux.

La fin de l'histoire, est-il besoin que je vous la conte ? « Un jour, j'ai fait l'acquisition d'une publication des Témoins de Jéhovah. En la lisant, je me suis rendu compte dès la première phrase qu'elle disait vrai ». C'est encore mieux que l'illumination de Claudel !

D'autres articles, tout aussi longs et filandreux, nous sont

consacrés. L'un d'eux traite laborieusement de la « soi-disant libération » des homosexuels. Au cours duquel on nous crédite généralement de 15 % à San-Francisco. Petit coup de patte en passant aux « prêtres et pasteurs se proclamant ouvertement pédérastes ». Pour en arriver à cette conclusion à faire grincer des dents même à ceux d'entre nous qui n'ont qu'un dentier : « L'enquête effectuée aux États-Unis par Masters et Johnson montre à l'évidence que l'homosexualité est une conduite acquise ».

Voilà bien le genre de fausses vérités, assénées sur le ton dogmatique et à l'abri de la Bible, qui nous portent le plus gravement préjudice auprès du public.

Il ne faut pas exagérer la portée de ces condamnations d'un autre âge, bien sûr. Mais il n'y a pas que nos ennemis déclarés. Même ceux qui se veulent indulgents et tolérants à notre égard nous desservent consciemment ou inconsciemment. Ainsi de « Cosmopolitain », dans numéro d'Octobre, qui, dans un long document humain, sérieux et bien fait, signé Sébastien Price, analyse plusieurs tranches de vie et dit notamment : « Pourquoi n'existe-t-il pas de sanction légale ou sociale pour solidifier l'union de Marc et Bruno ? Parce qu'ils vivent « contre-nature ». Parce que la fonction première du couple a toujours été la procréation, l'homosexualité stérile est dérangeante. Bien sûr, grâce à Freud, l'homme a pris conscience aujourd'hui du double rôle de sa sexualité : faire des enfants et se faire plaisir (4). On pense de plus en plus au second mais on n'oublie jamais le premier. A partir de là, la conclusion s'impose : deux hommes vivant ensemble, cela ne peut être que du vice... L'absence d'enfants, le couple homo ne pourra que la sublimer. L'adoption leur est, bien sûr, interdite (*pourquoi « bien sûr » ?*). Certains compensent par des activités pédagogiques : ne pouvant avoir d'enfants, ils s'occupent de ceux des autres. D'autres investissent dans une passion-oubli, la littérature, la danse, l'opéra. Mais il en est pour qui la non-paternité devient un jour insupportable, notamment quand ils vieillissent ».

J'entends bien. L'auteur ne traduit pas ici ses propres sentiments mais ceux de ses contemporains. Mais pourquoi toujours mettre l'accent sur l'aspect négatif du problème, les difficultés, l'échec ? Je connais, nous connaissons tous des couples homos, voire des homos seuls qui s'acceptent et qui ne sont ni plus heureux, ni plus malheureux que la moyenne des hétérosexuels.

(4) Faux par omission du principal : FAIRE PLAISIR à son partenaire et le rendre heureux.

Il advient même parfois que l'état d'homo devienne un avantage et non un handicap. Ainsi, M. Chalié, de Montpellier, rappelle fort opportunément dans « Les Nouvelles Littéraires » N° 2749 que Roland Barthes était de notre minorité et ne s'en cachait pas. « Il a dit que son appartenance à cette minorité sexuelle l'avait beaucoup plus aidé dans l'évolution de sa pensée que lui ». On peut d'ailleurs se demander, si l'homosexualité était bien ce qu'un vain peuple pense et n'était que cela, pourquoi tant de grands personnages appartenant aux élites du monde entier l'auraient pratiquée !

Ce n'est pas le long reportage de Serge Barret, paru dans le même numéro des « Nouvelles Littéraires », qui fera changer les gens d'opinion à notre égard. Il ne nous présente, avec beaucoup de talent d'ailleurs, que des types d'homos ne s'acceptant pas et se heurtant à tous les tabous sociaux. « Passé les faubourgs, c'est la province, dit Denis, tout le monde surveille tout le monde. Vivre dans une petite ville célibataire et sans fiancée, c'est louche. Être le pédé de l'immeuble, subir les quolibets des adultes, les railleries des enfants, merci bien. A Poitiers, dont je suis originaire, j'en ai fait une dépression nerveuse. »

Là encore, ce n'est pas toujours vrai. A Poitiers, évidemment... mais je vous assure que les choses se passent différemment... à Marseille, par exemple.

Denis est prof dans un lycée privé. Beaucoup de travail et peu d'argent. Aucun contact avec ses collègues. Il connaît le schéma : « Relation, puis intimité, enfin jugement et très vite délation. On ne brûle plus les pédés comme au moyen-âge, on les tient à l'écart. Dans mon lycée, si l'on soupçonnait quoi que ce soit, ce serait la porte immédiatement. »

Étant dans la même situation, je puis malheureusement attester de l'exacte vérité de ces paroles. Mais le sort des autres n'est plus enviable. Son ami Michel est comptable dans une banque. « Comme les autres, je dois draguer la nouvelle dactylo et il m'arrive d'inventer des aventures. Seul à mon âge, je ne peux être que noceur ou pédé. Des deux suppositions, je préfère entretenir la première. L'idée même des regards entendus entre mes collègues, des ricannements et des insultes en cas de conflit m'est insupportable. »

Du côté de Sainte-Anne... « noyés dans le bleu, le rouge et le vert des néons, des jeunes gens attendent l'homme mûr et généreux »... Jean-Claude, 30 ans, est ingénieur chez Thompson, habitué des *boîtes* (prononcez à la Baudry, avec trois « b ») où il vient chaque soir car « le reste est vraiment trop sordide,

dangereux même. La police et les loubards excités ne nous laissent pas beaucoup de temps pour nous rencontrer. » Pas question, pour lui non plus, de vivre à visage découvert. « Si mes subordonnés connaissent mes goûts, je n'aurais plus qu'à faire mes valises... La pression, de la part de mes collègues, est telle que je ne peux accrocher les gravures qui me plaisent aux murs de mon appartement. J'ai même collé aux murs de ma salle de bains des nus féminins très expressifs pour tromper l'ennemi. »

L'ennemi ! On pourrait penser que je me suis éloigné de mon propos initial alors que nous sommes au cœur même du sujet. En effet, que ressort-il de ces considérations générales et de ces exemples humains ? 1) que beaucoup d'entre nous sont mal dans leur peau, 2) que le peuple, mal informé, nous rejette ainsi que les églises et les partis, 3) que beaucoup d'entre nous se sentent malheureux justement parce qu'ils ne peuvent supporter ce rejet.

D'où la question initiale : pourquoi ce regain de racisme à notre époque alors que les choses paraissent jusqu'ici en bonne voie ?

Économie politique sur fond de violence terroriste et raciste.

Je ne prétends pas que ce soit la seule explication à l'ostracisme dont, avec tant d'autres, nous faisons les frais. Mais je suis sûr que c'est une des raisons principales. Liliane Sichler, dans un article intitulé « La grande peur des villes », paru dans le N° M 1722-1526 de « L'Express », résume excellemment : « Brusquement, la faillite des valeurs traditionnelles, l'éclatement des familles, le déclin des religions ont provoqué un grand reflux nostalgique, une soif de notions simples et claires : le bien, le mal, l'effort, la punition... La crise économique, le chômage, la violence et les loubards y sont pour beaucoup mais aussi la banalisation du terrorisme (violence camouflée sous des prétextes idéologiques), qu'il soit d'un bord ou de l'autre. »

Certains de nos amis demanderont peut-être en quoi cela nous concerne ?

C'est qu'ils ne savent pas que rien de ce qui est violence raciste et ségrégationniste ne nous est étranger et ne saurait nous laisser indifférents. Nous en avons trop souffert et nous avons payé trop cher pour l'oublier.

En dernière analyse, c'est donc à cause de la crise économique, de la violence, du terrorisme et du racisme que même nos amis prennent leurs distances, devenant parfois moins tolérants

ou moins indulgents. En Irlande, l'homosexualité restera un délit malgré les efforts de M. Norris, assistant à l'Université de Dublin. En France, le sénat se déjuge quant à la majorité sexuelle identique pour tous et toutes au nom des droits imprescriptibles de la personne humaine et de l'égalité de tous les citoyens devant la loi, comme Arcadie l'a si magnifiquement défendu lors de son Congrès.

J'aurais aimé, chers cousins, vous entretenir de choses plus légères et plus drôles en ce dernier mois de l'année. Reconnaissez que mon sujet ne s'y prêtait pas. Mais que cela ne vous empêche pas de passer de bonnes fêtes au coin du feu ou ailleurs. Comme on disait chez nous avant le déluge ! « *Bono anado, bèn granado* ».

Si, comme moi, vous êtes seul pour ces « fêtes », allez au club, tâchez de vous réunir avec d'autres amis, visitez ceux d'entre nous que les ans ou la maladie isolent encore bien davantage. C'est cela la solidarité homophile des Arcadiens. La vraie. La seule.

Et in Arcadia ego.

JEAN-PIERRE MAURICE.

ANGELO RINALDI

« **LA DERNIÈRE FÊTE DE L'EMPIRE** »

« *Images pathétiques de la vie* »

N.R.F. — 233 p. — 46 F

BERNARD DELEU

L'HOMOPHILE, CET INCOMPRIS

La Pensée universelle — 275 p. — 38,50 F

LA PARALLÈLE

C'était le 22 : presque la fin septembre. Mais ce n'est pas à cause de cela — à cause du manque d'argent — du carnet de chèques à sec, que j'achetais des gauloises. Des filtres, qui tiennent mieux aux lèvres et sentent le papier. L'air était sec, lourd, laid. Du gris partout et c'était lundi. Je venais de quitter Pierre, je partais travailler. La journée commençait par un paquet de cigarettes, et des plus ordinaires, des plus raides. J'en avais besoin, envie : je me sentais bien en débarquant du métro. Les gens dans les compartiments étaient toujours les mêmes. De près, ils sentaient la savonnette, la crème à raser ; au fond des odeurs de tunnel il y avait la crasse et les cheveux poisseux, sales, de l'heure de presse, le soir. Je me délivrais d'eux en mettant le pied sur le quai de la Station Saint-Michel. Le paquet de cigarettes dans ma poche gauche. Neuf heures moins cinq, zut !

L'ascenseur, inévitable et solitaire. Cinq étages : bureau 533. « Bonjour ». Pas toujours bonjour. J'étais encore dans la rue. Je levai la tête : gris, un lundi. Et je pensai à toi, au fond de moi. Une journée pour tous les deux ennuyeuse. Je pensai à toi, à ta peau, à tes mains petites, coquilles chaudes la nuit, si petites que je te fais mal en emmêlant mes doigts aux tiens.

J'allumai une cigarette pour monter : arriver au bureau la cigarette aux lèvres...

Je tirai sur le tabac, goût poussiéreux, en crachant la fumée vers le bas. Je cherche le goût de ta bouche et je trouve à mon palais celui de la gauloise, âcre. La fumée froide réchauffée à mon haleine : goût du sang...

J'étais gosse, l'âge de la maternelle. Un jour de grand vent, l'automne 19.. il y a plus de quinze ans. Le vent soufflait dans l'air sec, il faisait gris comme ce matin. Les pierres d'une cheminée démantelée font éclater une verrière sur la récréation. Je me souviens du bruit de tonnerre, des éclats blancs, des picotements du verre. Le goût du sang dans ma bouche.

J'émergeai dans le bureau de la Directrice où l'on m'avait transporté. Le cuir chevelu déchiré, j'avais la figure en sang et une plaie à la cuisse. Je ne sais plus si je pleurai. Ma mère m'a porté dans ses bras jusqu'à chez nous. Je voyais le ciel en pleine face ; j'étais à l'envers.

Ce matin, il y a Pierre et il y a moi : l'un aussi important que l'autre, deux personnages. Depuis quand y-a-t-il Pierre ? Il me double depuis cinq ans, je l'aime depuis presque deux ans, davantage depuis quelques mois. Si je veux me souvenir de lui, je rencontre les autres. Tous ceux qui m'ont fait, ceux qui ont cheminé en moi.

Il m'a fallu l'envie de ce paquet de gauloises pour marquer l'arrêt. Avant ce matin, les gauloises s'appelaient Michel. Blond, très grand, maigre. Une gueule de russe inintéressant. Je ne l'ai su qu'au bout d'une semaine. Nous étions fauchés c'était l'hiver et nous fumions des gauloises sur les ponts de l'île Saint-Louis. C'était à qui ne paierait pas la bière à la Brasserie Alsacienne ou le café sur le boulevard. Et nous marchions au froid éperdument. J'avais besoin d'amour, je voulais aimer. Après deux mois d'une vie de malade dans un hôpital militaire, la fringale m'avait pris. Je couchais, je jouissais, j'aimais, plusieurs fois par semaine. Surtout je mentais. A mes parents qui me donnaient de l'argent pour me nourrir au cours d'un travail hypothétique, et qui n'a jamais existé que dans mes mensonges. Je dépensais l'argent dans les cinémas spécialisés : un ou deux le matin, les plus excitants (ils me donnaient une envie de vomir et de rentrer chez moi) et un ou deux l'après-midi. Ceux d'où je ressortais la braguette humide, les reins fatigués, des battements aux tempes. Selon l'heure, j'arrivais à la maison plus ou moins tôt pour recommencer à mentir. Si je sortais le soir, c'était encore pour des garçons qui venaient ou ne venaient pas aux rendez-vous. Ceux qui tenaient parole me juraient mille amours. J'aimais leur dire non, pas moi, les faire souffrir, les faire attendre. Je leur infligeais les châtements que je méritais, et je leur mentais à eux aussi. Je m'étais inventé une histoire : un passé malheureux, un abandon tragique, une situation attendrissante. Ils étaient ainsi plus vulnérables aux tortures morales que je leur faisais subir. Je me vengeais avec conscience de ma dernière aventure, François, dont je ne sais s'il m'a fait du mal ou du bien. Peut-on savoir, juger clairement, au bout de trois mois d'une existence affolée. Ayant décidé de vivre seul, je commençai, pour me défouler, par faire souffrir, mordre et meurtrir mes pauvres imbéciles fessus.

La journée du lundi s'est achevée en tournant autour de mon

paquet de cigarettes. Le mardi soir nous allions dîner chez Jacques, parler de la tournée d'Italie, des imprévus, des éclairages, de la chorégraphie. Surtout de Shéhérazade qui se cramponnait à moi depuis les vacances. Soirée fort longue : monologue par Jacques, esclaffée par Pam, et baillée par Pierre et moi, jusqu'à trois heures du matin, moment auquel nous avons pu, sans honte, aller nous écrouler sur notre lit.

Le lendemain j'étais mécontent de moi : nous avions mal parlé de Shéhérazade et Jacques n'avait rien compris à ce que je voulais faire. Pierre a dit : « Tu sais bien que c'est lent ». C'était le mercredi, ce fut jeudi. Aujourd'hui, le 26, vendredi. Depuis mardi, je flotte entre les vapeurs orientales de Shéhérazade et le rhume de Pierre.

Je m'ennuie au bureau. Je fais du surplace sur les calques de mes organigrammes administratifs. Je repense au ballet, à ce que je vais dire à Jacques demain. J'ai besoin d'avancer, vite. Il faudra qu'il me suive, ou je crains de ne pas avoir envie de faire autre chose pour ses ballets. Pierre me guide, approuve mes croquis d'effets scéniques et s'embrouille dans mon argument chorégraphique. Il éternue. Je lui fais prendre l'aspirine. Il a de la fièvre ; il triche en exhibant un 36°9 falsifié. Ses yeux noyés, rapetissés, le trahissent, ses joues chaudes et odorantes. Je l'embrasse et je l'aime, et je le couche. Il s'excuse mais je sais qu'il est bien. Il est petit sur un côté du lit, entortillé dans un peignoir blanc qui lui donne encore plus chaud. J'ai la sensation de me voir dans ma chambre de la Rue Rochecouart, enfant gâté, « faisant du lit » pendant toute une semaine pour des crises de foie. Je l'embrasse : « Mon pauvre chat » et je m'en vais vaquer à mes occupations d'homme ; je me sens important et responsable. J'ai du courage pour nous. Jacques est arrivé en retard. Nous avons bu, mangé, rebu, à peine parlé du ballet, mais la cause de Shéhérazade est entendue. Jacques s'est convaincu de mes idées de mardi. J'étais satisfait, content de moi, et de Pierre. J'émergeais des alcools qui avaient arrosé notre projet, avec la décalcomanie de son rhume dans le nez. J'accusai le steak au poivre, mais je me rendis à l'évidence quand je dus sortir les mouchoirs. Je n'ai pas été malade depuis... Aucune importance Pierre me reparle de François puis de Gilles le curé. Le curé, le père. Il ne l'avait pas gêné, il l'avait fait sortir de son enfance. Il imaginait à travers moi l'amour idéal que je portais à Gilles, l'exceptionnel : le ciel. Il ne songeait pas à lui en vouloir, ni à me regretter ; il regardait, il souffrait avec moi, il aimait avec moi. Nous devenions saints Martyrs, mais il s'est arrêté là. Tandis qu'avec François j'appre-

nais à détester Gilles. Pierre détestait François. C'était clair, simple et inévitable. Normal. J'appris avec lui la notion des choses normales. Je ne savais pas. Jusqu'à ce que je vive avec lui, jusqu'à ce que je veuille éviter le vice, jusqu'à ce que je sois fidèle, jusque là les choses normales étaient mes parents. Il me démontre qu'ils m'avaient rendu instable et anxieux. Le retournement est difficile, aussi volontiers qu'on aille vers les choses naturelles. Aussitôt que la pensée se détourne du souvenir les gestes trahissent. L'habitude, seconde nature. Mes mains regardent en arrière, et dans mes rêves. L'ennui qui me pousse encore à pleurnicher me rend disponible pour me confier à l'inconnu. Se raconter : la drogue pour les faibles. Je me déteste à ces passages à vide. Comme à quinze ans, dans les jardins du R... la nuit, j'avais en jouissant la sensation de perdre la vie. Les bras me pèsent, je me déplace assis et je deviens méchant. Pierre supporte et pleure à la fin : ses larmes me rassurent. Ce paradoxe me soulage ; en me raccrochant à lui, à sa souffrance, donc à son amour, j'émerge et je reprends courage. Quand j'y pense, j'ai honte de l'aimer mal. Pourquoi mes douze ans, et avant, me reviennent-ils à la gorge depuis le matin du paquet de gauloises ? Puisque je me sens si bien, si fort, puisque j'avance, puisque je nous projette en avant. Mes deux existences se chevauchent, se côtoient et je n'aime pas mes souvenirs. Je m'en purge peu à peu. Ce ne sont pas eux, mais moi qui ai changé. Seuls des points communs nous rassemblent : les forêts, la nuit, l'or, le sommeil.

Je nous emmenerais si je pouvais, Pierre et moi, nous blottir dans des campagnes enfumées, où il pleut, où le soleil rase les terres. Écouter notre vie, mettre aux champs notre amour. Je nous emmenerais vivre et nous aimer. Au mois d'octobre, chaque automne, des feux de bois dans quelles cheminées, répandent des odeurs de fumée rousse au-delà de Paris. Et chaque fumée de bois, c'est la soupe du cochon qui cuit sous le hangar, à Saint-Macaire, à la fin des vacances. Et c'est la fin du jour à sept heures, et le soleil rouge et le froid sur le stade municipal où nous nous étions éparpillés. L'herbe courte, sèche et jaune et les tilleuls ; odeur d'urine près du chemin de fer. J'étais petit. J'ai peur aujourd'hui d'en avoir mal profité. J'ai un peu oublié les profils infernaux que nous découvrions dans les nuages au mois de Juillet, couchés dans l'herbe. Les signes du mystère n'avaient aucun secret pour nous. Et les caillasses des vignes étaient autant de preuves des sabbats de la nuit. Nous nous taisions. Nous savions, c'était suffisant. Nous étions tous les quatre citadins, Daniel et Michèle de Bretagne, Jean-Éric de

Bordeaux et moi de Paris. Nous dédaignons les enfants du village. Eux ne jouaient pas ; pour eux c'étaient les foins, le maïs, les vaches. Et plus tard les patates, la vendange.

Les années qui suivirent, je fus le seul à courir la côte. C'était à Pâques. Il y avait des pois de senteur. Décolorés, hauts sur tige, emmêlés aux ronces qui fleurissaient pour les grandes vacances. Je m'écorchais les jambes aux talus qu'il fallait sauter pour passer d'une vigne à l'autre. J'aimais moins ces fleurs que le plaisir de m'en encombrer de brassées à traînes, quand la première bédille s'enroule aux herbes hautes et aux taillis. L'aubépine me tentait ; je renonçais toujours et je me contentais des rejons de pêcheurs ou de pruniers. J'encombrais de branches de cognassier fleuri les vases disponibles et je me lamentais sur la chute des pétales sur les buffets. Pendant les quinze jours que durèrent les vacances pascales, je cultivai ma passion de la terre et des germes dans des boîtes de conserve : des pourpiers gras aux fleurs poilues, des chenilles, des artichauds de mur. Je volai à ma tante les boutures de ses géraniums. J'arrosais, j'arrosais, je perçais avec un clou les fonds de toutes les boîtes qui me tombaient sous la main. Je plantais. « Il a les doigts verts, ce gosse ! ». « Il n'est pas comme moi » disait ma mère qui s'inquiétait pour mes culottes. J'arrosais tellement ; je plantais dans la boue. « La Mère Beun, elle fait crever les fleurs. Une fois... des bégonias... Il paraît que les femmes indisposées... »

Impatient, tous les matins, j'arrachais le tronçon que j'avais enterré la veille. Chaque fois des fils blancs que je dégageais de la boue me rassuraient sur la santé de mes plantations. Je replantais d'ailleurs immédiatement en « faisant le chemin » avec mon doigt, pour ne pas casser les jeunes racines. Univers délicieux qui ne me décevait jamais. « Tu te feras curé mon chéri. Nous irons vivre à la campagne, et je ne te quitterai jamais ». Je ne me demandais pas ce que ma mère faisait de mon père, dans ses projets. Je ne me ferais pas curé. La foi m'était inconnue. Le catéchisme me troublait, c'était du mystère. Plus tard j'entendis : « Il te faut le grand air mon chéri. Tu n'aimerais pas l'horticulture ? » « Il doit y avoir des écoles à Bordeaux ». Déjà ma mère visitait Saint-Macaire, où elle savait que mon père voudrait la ramener. Elle comprit plus tard, difficilement, qu'ils iraient tous les deux, sans moi. Les vacances passaient. Je demandais des nouvelles de mes plantes à ma grand-mère dans mes lettres. Je recommandais qu'on les arrosât. Trois mois après, aux grandes vacances, des brindilles jaunes pendaient au travers des pots rouillés. Quelquefois, les dernières feuilles d'un pourpier s'étiraient, transparentes, sans

couleur, au bout d'une branche sèche et flétrie. J'en voulais à ma tante, à ma grand-mère. Leur géraniums vomissaient des verdures et des fleurs. C'était injuste. Parce que j'avais dix ans ?

J'avais les doigts verts ! Les feuilles des géraniums que je froissais dans mes mains me saoulaient de leur odeur, molle et profonde. Je fauchais les têtes fleuries de la menthe qui poussait plus bas ; les odeurs se mélangeaient jusqu'à ne plus sentir que l'herbe, infiniment. Ma mère trouvait le lendemain les feuilles moites dans mon tricot de corps ou sous mon oreiller. Si j'avais dormi dans leur odeur. Un jour, je fabriquai une lotion, un élixir. J'avais de l'eczéma, c'était le seul remède. De l'eau non distillée, de l'alcool, de la menthe. J'appliquai avec ferveur le liquide trouble et puant sur mes joues. Mon eczéma devint rouge. Tout cela sentait vaguement le pastis. Ce fut la seule expérience. On acheta une lotion raisonnable et malodorante pour mes croutes : « Squamavril ». Je me résignai parce qu'il y avait dedans le mot avril. L'été s'acheva, je ne sais plus comment. Hélas, car ce fut le dernier été normal, mon dernier été d'enfant. Les derniers jours de septembre durent être dorés, brûlants à midi, courts, mouillés le soir, très tôt. Je dus m'épuiser à courir dans le stade, le nez en l'air en suivant les hirondelles, plonger dans le sable du sautoir, près de la voie ferrée, inventer les jeux les plus frénétiques de toutes les vacances, avec ceux qui n'étaient pas encore rentrés à la ville. J'ai du me dire, en me tortillant sur le porte-bagage de ma grand-mère pour regarder le soleil derrière les vignes, que c'était dommage car on s'était bien amusé ; que c'était trop tôt. Imaginer la rentrée, les visages inconnus. Les professeurs me rassuraient, les élèves m'inquiétaient. La peur de me perdre, de ne pas trouver ma section, mes salles de classe, me tenait éveillé toute la nuit précédant la rentrée. Les vacances finissaient, la dernière journée.

Dernière nuit aussi chez Mamy-Papa, ma grand-mère maternelle, ainsi nommée par souci de distinction. La nuit dans la chambre carrée, étroite et profonde. Un couloir en hauteur aux murs blancs. Il n'y avait qu'un seul passage, de la porte à la fenêtre, entre le lit-bateau encombrant et l'armoire bonnetière. Les murs blancs sur lesquels j'avais accroché au cours des vacances précédentes un arc en aubier, des sachets de lavande, des photos de stars. Ce soir-là j'étais couché plus tard que d'habitude. Ma mère avait fait les valises. Cela sentait la naphthaline du retour ou du départ. Poussiéreuse aussi l'armoire de ma chambre, où ma grand-mère avait entassé des romans tendres, en petites brochures. Je ne réussis jamais à en lire un

seul. Ils m'ennuyaient mais je n'osais pas les déranger. C'était l'armoire aux merveilles ; d'autant plus fabuleuse que la quantité de ces volumes me paraissait inépuisable. Quand Mamy-Papa fut morte, des années après, je revins avec mon père chargé de s'occuper du mobilier de la maison. En ouvrant la porte de la cuisine j'éprouvai un chavirement au creux du ventre ; un instant, je ressentis l'absence : j'eus conscience de l'irréremédiable. En ouvrant les armoires, le même vertige : et les tiroirs. En circulant dans la maison, en parcourant le chais, je me revis petit, accroupi sur le ciment à côté de la cuve à glace où ma grand-mère rangeait ses poissons, une feuille de journal sous mes fesses...

Il fallut inventorier les couverts, décider d'une cafetière. Dans la souillarde, le réchaud à gaz fuyait, on ne s'en servait jamais. Elle faisait le tourin au feu, avec des nouilles énormes. C'était bon, c'était peut-être mauvais... Je ne voulais rien garder. Je disais non sèchement à mon père qui s'interrogeait, les machoires serrées. J'aurais voulu tout emporter, la maison entière. Mon oncle François voulut vendre. Mon père avait peu d'argent. J'aurais voulu garder le noir des chais, la fumée dans la souillarde et l'odeur écœurante du merlus, éternellement frais, les troisième et quatrième marches de l'escalier des chambres, ses verres à pied bleu. Dans sa chambre où l'on n'entrait pas, j'eus le vertige, la sensation de profaner. De voler, quand je découvris des programmes de théâtre : « La Veuve Joyeuse » à Bordeaux, « Madame Sans-gêne » à Paris, deux billets à l'intérieur des pages, la preuve que mon grand-père avait existé. Je ne l'ai pas connu. Ce malaise devant l'inconnu ; je me souviens de l'armoire aux livres. Je montai seul dans ma chambre. D'ouvrir la porte me suffit. Les volets étaient clos. Le soleil derrière. C'était le mois de juillet. Nous aurions pu être en vacances chez Mamy-Papa... Je compris enfin, je coulai à pic pour ces choses intactes, immuables en dépit de son absence. Je n'avais pas pleuré à sa mort, quatre mois plus tôt ; les larmes emplirent mes yeux bêtement. Mon corps tremblait. Je redescendis. Mon père garda le lit, cette armoire bonnetière. Je ne revis jamais les livres, on nettoya l'armoire. L'odeur charmante disparut ; je la gardai. C'était mon héritage, et je basculai avec elle tout au long des années suivantes chaque fois que je pénétrai en fraude dans la vie des gens.

(à suivre)

J.-P. DE LAVILLAN.

LE PÉCHÉ DE SODOME (*)

par PIERRE O'CLEROS.

LES ANALOGIES AVEC L'HORREUR DES CAMPS DE CONCENTRATIONS SOVIÉTIQUES.

De nos jours encore, chez les arabes, s'il est de bon ton à l'occasion d'être un « actif », c'est une honte d'être un « passif ». Mais peut-être connaissons-nous des Français qui... bref, passons.

Cependant l'horreur de cette réprobation a rarement sans doute atteint le degré qu'elle a dans les camps de concentration soviétiques. Le livre du Dr Michel Stern : *La vie sexuelle en U.R.S.S.*, dont l'*Express* n° 1450 du 21 avril 1979 a publié de larges extraits (et que nous citons ici), est révélateur :

« L'homosexualité est au moins aussi répandue dans les camps soviétiques que dans les prisons américaines. Les déviations qu'elle engendre sont bien plus terribles. S'il s'agissait de rapports sexuels consentis, il y aurait là matière à réflexion, non à indignation. Mais il est rare de rencontrer dans les camps de véritables homosexuels. Je n'en ai connu qu'un seul au camp ITK-12. En revanche, j'ai vu des centaines de prisonniers devenus homosexuels sous l'effet de la contrainte.

« Il faut savoir que, dans les camps, les autorités brandissent l'homosexualité comme une sorte d'épée de Damoclès :

« — « Si tu fais le malin, si tu causes trop, nous te jetterons au cachot et tu en sortiras pédéraste », dit-on aux plus récalcitrants. Dans mon camp, le capitaine Zakhartchenko avait même trouvé un néologisme pour désigner cette nouvelle forme de punition : « Nous allons te pédérastiser. »

« L'humiliation, la honte, l'horreur du viol ne sont encore rien à côté de ce qui attend la victime après sa sortie du cachot. Dès que le camp apprend l'événement (ce qui

(*) Voir *Arcadie*, n° 323.

LE PÉCHÉ DE SODOME

ne tarde guère), le malheureux est immédiatement classé dans la caste des « intouchables ».

« Après le viol, le malheureux devient « pédéraste ». En revanche, le violeur, lui, n'est pas un vrai homosexuel. Il appartient à la caste des gens « normaux » ; il est même admiré. Le violé, lui, descend immédiatement dans l'enfer du camp et perd, de ce fait, son statut d'être humain.

« Une fois sodomisé et catalogué, il est objet de haine et de dégoût. En même temps, il n'est pas question de refuser de « tendre son cul ».

« Au camp, les pédérastes forment la caste dite des « intouchables ». La ségrégation est organisée par les détenus eux-mêmes, avec l'approbation des autorités. Dans chaque baraquement, il existe une partie spéciale, réservée aux « intouchables ». Au réfectoire, ils mangent sur des tables à part. Aux toilettes, il y a des trous et, aux lavabos, des robinets pour « pédérastes » (...)

« Une autre caste existe parmi les détenus : celle des « dégradés ». Ce terme désigne des prisonniers ayant eu un contact quelconque avec des « pédérastes ». « Contact » ne signifie pas ici rapport sexuel. Pour devenir « dégradé », il suffit de s'asseoir à côté d'un homosexuel, même si l'on ignore à qui l'on a affaire ; d'accepter de lui une cigarette ; de le toucher. »

Nous n'avons cité ici que quelques extraits de ce rapport accablant. *Voilà le vrai péché de Sodome* : celui qui, à travers une relation sexuelle, veut humilier totalement l'homme, l'avilir, le rejeter dans l'enfer. Dans la mesure où c'était exactement cela que voulaient infliger les habitants de la ville aux deux étrangers de passage chez eux, on comprend l'indignation du Seigneur. On comprend le désir d'anéantir de tels criminels, de nettoyer la surface de la terre d'une telle honte. C'est un sentiment analogue qui poussa le peuple d'Israël à organiser une expédition punitive contre la tribu de Benjamin après le crime de Guivéa qui, lui, semble bien réel et historique et qui souleva l'indignation générale. Un lévite fut l'objet des mêmes menaces de la part des habitants de cette ville et ne dut son salut qu'en leur livrant sa concubine qui, elle, y laissa sa vie. On en lira le récit, très circonstancié, au livre des Juges, chapitre 19. Il est vraisemblable que le rédacteur de la *Genèse* connaissait cet événement. En tous cas les deux

réécits ont d'étranges ressemblances littéraires. Le fait historique a dû influencer le récit légendaire.

POURQUOI LE REJET DES HOMOSEXUELS ?

Il serait intéressant — mais est-ce possible — de découvrir le pourquoi de la réprobation sociale, non pas du viol (ce qui va de soi), mais de l'homosexuel et surtout de l'homosexuel passif et consentant. Et cela ne vaut pas seulement pour la Mésopotamie ancienne ou le pays de Canaan.

Une première explication relève sans doute de la psychosociologie des clans nomades. Même si les femmes y jouent un rôle non négligeable au plan familial (Sara, femme d'Abraham n'a rien d'une épouse timide et effacée), la prépondérance de l'homme et surtout du chef de clan s'y affirme avec force.

Il est certain aussi que les clans d'Israël connaissent l'homosexualité en leur sein (puisqu'ils la mentionnent) mais qu'ils la condamnent avec une extrême rigueur. Et ici, il n'est pas question de condamner seulement le viol, comme en Mésopotamie. C'est bien l'homosexualité, active et passive, qui est passible de mort. Au même titre d'ailleurs que l'adultère, l'inceste et la bestialité (Noter que l'homme qui va voir une prostituée ne commet pas un adultère dans la mentalité de l'époque. C'est donc la fidélité de la femme et elle seule qui est exigée !).

On retrouve ici les règles de sauvegarde du clan. Il ne peut tolérer l'infidélité de l'épouse. C'est moins une question affective qu'une question de « possession » (4) et surtout de légitimité de la descendance. Le tabou de l'inceste, lui, est quasi-universel. Quant à l'homosexualité ou à la bestialité, elles mettent elles aussi en jeu l'avenir de la race. Pour que le clan soit fort, il lui faut de nombreux enfants.

Une autre motivation du rejet est sans doute à chercher du côté religieux et plus précisément culturel. Israël a dû mener une lutte incessante pour se préserver de toute contamination culturelle et culturelle des peuplades voisines de Canaan. Or le culte cananéen, comme le mésopotamien, connaît la prostitution sacrée d'hommes en l'honneur d'Astarté (Istar en Mésopotamie). Il ne fallait donc pas

(4) « Tu n'auras de visée ni sur la femme de ton prochain, ni sur son serviteur, sa servante, son bœuf ou son âne, ni sur rien qui appartienne à ton prochain. » *Exode*, 20, 17.

donner prise à quoi que ce soit qui rappelle ce culte ou y conduise.

Enfin il faudrait rechercher au plan de la psychologie des profondeurs, non seulement de l'individu, mais des groupes. Pourquoi telle ou telle relation sexuelle est-elle admise comme dévalorisante ou au contraire comme valorisante ? Nous sommes ici dans le domaine symbolique à double titre. En premier lieu parce que la relation sexuelle est certainement significative de la façon dont l'homme assume toutes ses autres relations sociales. En second lieu parce que certains comportements sexuels reçoivent une signification symbolique pure et simple. Le rejet symbolique des *assinu* en Mésopotamie et du « pédéraste » dans les camps soviétiques nous renvoie au mythe du bouc émissaire que l'on sacrifie pour exorciser l'agressivité et les conflits d'un groupe (5). Mais je renvoie cette question à plus compétent que moi.

UN PÉCHÉ « CONTRE NATURE ».

La relation sexuelle peut aussi bien être symbolique d'une valorisation. Même chez les choucass, la femelle prend le rang de son mari. Comme chez les hommes il existe chez eux des reines et des princesses !

Or, à Sodome, des humains ont voulu avoir un commerce charnel avec des « anges ». C'est cet aspect de la question qu'il nous faut maintenant examiner. Non pour discuter sur le sexe de ces anges. Dans le récit de la Genèse, il est incontestablement masculin (toujours le machisme latent !). Mais parce qu'il y a là, pour la Bible, un péché « contre nature » : l'homme voudrait s'approprier un rang divin.

(5) Cf René Girard, *Des choses cachées depuis la fondation du monde*. Bernard Grasset, Paris, 1978. « La communauté se retrouve tout entière solidaire, aux dépens d'une victime, non seulement incapable de se défendre mais totalement impuissante à susciter la vengeance ; sa mise à mal ne saurait provoquer de nouveaux troubles et faire rebondir la crise puisqu'elle unit tout le monde contre elle. Le sacrifice n'est qu'une violence de plus qui s'ajoute à d'autres violences, mais c'est la dernière violence, c'est le dernier mot de la violence.

« A regarder l'hostilité dont la victime fait l'objet dans certains sacrifices, on est amené à spéculer qu'elle passe pour responsable, à elle seule, de la crise mimétique tout entière. Avant d'être tuée, elle peut faire l'objet d'insultes et de mauvais traitements. La vraie question est celle-ci : comment une telle union contre la victime est-elle possible dans tant de rites aussi divers, quelle est la force qui rassemble la collectivité contre cette victime » (p. 33).

Nous sommes mis sur la voie de cette interprétation par la deuxième épître de Pierre déjà citée et surtout plus explicitement encore par l'épître de Jude. Pour combattre les individus impies qui se sont infiltrés parmi les chrétiens, l'apôtre leur rappelle que Dieu fait périr les incrédules et donne l'exemple de Sodome :

« Les anges, qui n'avaient pas gardé leur rang, mais qui avaient abandonné leur demeure, (Le Seigneur) les garde éternellement enchaînés dans les ténèbres pour le jugement du Grand Jour. Quant à Sodome et Gomorrhe et aux villes d'alentour qui s'étaient livrées de semblable manière à la prostitution et avaient couru après des êtres d'une autre nature, elles gisent comme un exemple sous le châtiment du feu éternel. C'est de la même façon que ces gens-là, dans leur délire, souillent la chair, méprisent la Souveraineté, insultent les Gloires » (6-8).

Jude fait ici allusion à deux épisodes distincts relatés dans le livre de la *Genèse*. L'intérêt est leur rapprochement (« de semblable manière »).

LE MARIAGE DES FILS DE DIEU ET DES FILLES DES HOMMES.

Le premier est un bref passage de *Genèse*, 6, 1-4 qui fut d'autant plus abondamment commenté dans le judaïsme de l'époque préchrétienne (*Livre d'Hénoch*, 19 et 20) qu'il ne brille pas par sa clarté et laisse donc le champ libre à toutes les spéculations. (De nos jours, certains y voient l'allusion à un débarquement d'extraterrestres. Les OVNI ne dateraient donc pas d'aujourd'hui !).

« Alors que les hommes avaient commencé à se multiplier à la surface du sol, et que des filles leur étaient nées, les fils de Dieu virent que les filles d'homme étaient belles et ils prirent pour femmes celles de leur choix. Le Seigneur dit : « Mon Esprit ne dirigera pas toujours l'homme, étant donné ses erreurs : il n'est que chair et ses jours ne seront que cent vingt ans. En ces jours, les géants étaient sur la terre et ils y étaient encore lorsque les fils de Dieu vinrent trouver les filles d'homme et eurent d'elles des enfants. Ce sont les héros d'autrefois, ces hommes de renom. »

Le récit continue : le Seigneur s'afflige d'une telle faute

Ce texte, qui a été écrit comme une thèse d'anthropologie religieuse, éclaire la situation décrite par le Dr Michel Stern en U.R.S.S. Chassez le religieux, il apparaît sous ses formes les plus aberrantes et les plus nocives ! Et pas seulement dans les sectes.

et punit les hommes par le déluge. Pour Sodome ce sera le déluge de soufre et de feu. Dans l'un et dans l'autre cas il y aura une seule famille rescapée : celle de Noé et celle de Loth.

Nous sommes en pleine mythologie, fut-elle judaïsée ou christianisée. Il est difficile de dire avec exactitude qui sont ces géants et ces fils de Dieu.

Pour Jude, les fils de Dieu sont les anges qui n'ont pas gardé leur rang en s'unissant aux filles d'homme. Il y a sans doute ici la résurgence d'un vieux mythe phénicien. Le dieu El a des fils qui siègent avec lui dans l'assemblée des dieux. (En fait, il s'agit de la divinisation des diverses puissances cosmiques). On comprend que El soit ulcéré de voir ses fils préférer des humaines et s'installer sur terre, même si de ce mariage naissent des héros fameux (analogues aux héros grecs nés dans de mêmes circonstances). D'où le châtiment.

Cependant on peut faire aussi de ce texte une autre lecture — qui complète la première lecture sans en nier l'authenticité primitive : Il s'agirait d'une mise en garde faite aux israélites contre des mariages avec des païennes. Israël n'est-il pas appelé « *Mon fils premier-né* » par le Seigneur ? (cf *Exode*, 4, 22). Lors de l'installation au pays de Canaan, les Israélites, envoyés en éclaireurs, découvrent des géants dans la région d'Hébron :

« Et nous y avons vu ces géants, les fils de Hanaq, de la race des géants ; nous nous voyions comme des sauterelles et c'est bien ainsi qu'eux-mêmes nous voyaient. » (*Nombres*, 13, 33).

Ces deux traditions se recourent-elles ? Ce serait alors l'indice que quelques Israélites, séduits par la beauté des filles du pays, auraient contracté mariage, ce qui ne pouvait que déplaire au Seigneur ! On retrouve ici le souci de pureté religieuse : il faut éviter tout ce qui pourrait être une contamination idolâtrique, fut-ce par épouses interposées. Le danger n'est pas vain. Salomon y a succombé (6).

LES ANGES A SODOME.

Le péché de Sodome c'est l'envers du tableau. Ce ne sont plus des êtres célestes qui déchoient jusqu'à épouser des

(6) Or, cette séquence *Genèse*, 6, 1-8 est un récit yahviste, donc vraisemblablement composé sous le règne de Salomon. Ce pouvait être une mise en garde voilée et une condamnation des mariages royaux avec les filles des seigneurs voisins.

terrestres (en compromettant ainsi l'ordre divin des choses) : ce sont des hommes qui veulent avoir barre sur des anges en les « possédant », ce que l'épître de Jude traduit par : « ils sont couru après des êtres d'une autre nature » (7).

Voilà donc un péché « contre nature ». Mais Jude ne l'entend pas comme Paul dans son épître aux romains. Plus près de la mythologie, il considère que par cet acte « symbolique » l'homme veut avoir accès à un rang qui n'est pas le sien (cf verset 6, le péché de Sodome étant, en contrepoint, celui des anges dévoyés).

Vouloir accéder à l'égalité avec Dieu, tel est bien, dans la Bible, le péché capital, de même que, pour Jésus, renoncer librement à cette égalité pour se faire serviteur, est l'acte sauveur par excellence (*Philippiens*, 2).

L'orgueil de l'homme qui veut devenir Dieu, c'est le péché d'Adam (*Genèse*, 3, 22) ; c'est aussi celui de Babel où les hommes, collectivement, veulent s'élever jusqu'au ciel (*Genèse*, 10, 4). En voulant avoir prise sur les anges, en les humiliant par un commerce charnel déshonorant, les habitants de Sodome participent, ô combien, au même orgueil, à la même démesure (*l'hybris* des Grecs, condamnée elle aussi au nom de l'équilibre et de l'ordre).

Cet orgueil cause leur perte collective. Ils deviennent proprement intolérables sur la surface de la terre et il n'est pas de châtement trop fort à leur rencontre.

Jésus, qui a renoncé, comme nous venons de le dire, à cette égalité avec Dieu en devenant le plus faible et le plus pauvre de tous et en acceptant le supplice des esclaves, nous livre en définitive la clé du péché de Sodome quand il nous dit : « Ce que vous avez fait au plus petit d'entre les miens, qui sont mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait » (*Matthieu*, 25, 40). Toute volonté d'écraser l'autre, de l'humilier, de le réduire à néant, voilà le péché capital, l'orgueil suprême, la plus profonde atteinte à Dieu en son image : l'homme. Et de ce point de vue, ce qui se passe

(7) La mention des anges ne doit pas faire illusion. C'est bien de Dieu qu'il s'agit. Mais pour préserver la sainteté de Yahvé, le rédacteur use d'un subterfuge. Il imagine que, des trois « hommes » du chapitre 18, le premier représente Dieu lui-même et qu'il quitte les lieux après la prière d'Abraham. Les deux autres, ses compagnons, sont des « anges » : êtres célestes qui lui sont soumis et lui servent de messagers. Porter offense aux messagers revient à offenser celui qui les envoie.

dans les camps de concentration soviétiques et non seulement la manifestation d'un péché de violence et de déshumanisation, mais, à proprement parler, la volonté de s'arroger un pouvoir divin. Voilà le monde à l'envers, le vrai péché contre la nature (8).

LE PÉCHÉ DE SODOME.

Nous pouvons maintenant conclure.

Il serait vain de rechercher, dans le récit de la *Genèse* ou dans les écrits des prophètes de Pierre et de Jude une condamnation de l'homosexualité en tant que telle. Ce n'est pas leur propos.

En revanche, le péché de Sodome nous ouvre des horizons éclairants sur ce qu'est le péché capital pour les hommes de la Bible. Le péché capital, c'est de vouloir violenter la liberté de ce qui ce soit, c'est aussi la volonté de l'avilir, de le rejeter, de l'anéantir. Que cela se manifeste par le biais de la relation sexuelle ou d'une autre façon, nous avons toujours là un péché qui crie vers le ciel et qui est à proprement parler intolérable.

En revanche, être accueillant pour l'étranger, le pauvre, le démuné, savoir intercéder pour le coupable, bref, être humain en servant humblement ses frères, comme le firent Abraham et Jésus, voilà la voie de l'humanisation des personnes et des groupes humains.

« On t'a fait savoir, homme, ce qui est bien,
ce que le Seigneur réclame de toi :
rien d'autre que d'accomplir la justice,
d'aimer avec tendresse
et de marcher humblement avec ton Dieu » (*Michée*, 6, 8).

PIERRE O'CLEROS.

(8) Ni les prophètes, ni Jude ne parlent de l'homosexualité de Sodome (en tant qu'homosexualité) comme d'un péché contre la nature. Pour Jude ce péché consiste à vouloir avoir un commerce charnel avec des êtres d'une autre nature : des anges, que ce soit dans le mariage avec des humaines, que ce soit dans des relations avec les habitants de Sodome.

En revanche, dans son épître aux romains, Paul parle nettement de l'homosexualité comme d'un péché « contre nature » (« Leurs femmes ont échangé les rapports naturels pour des rapports contre nature », *Romains*, 1, 26).

Jude n'a pas la même analyse que Paul. Mais c'est la terminologie de Paul... et sa théologie qui l'ont emporté !

SOUPIRS

Homophile. Homo-malheur ? Homo-bonheur ?

Homo-nulle part, surtout, homo montré du doigt. Et puis, cette solitude gluante pour nombre de chacun d'eux ; ceux qui n'ont pas trouvé « l'autre moitié d'orange » (salut, Bory) ou qui l'ont perdue. Alors, leur mémoire n'est plus qu'une eau qui coule sans raison.

Mon Amour, que fais-tu ce soir ? O pardon. J'avais oublié que tu m'avais quitté. J'avais oublié que nous ne dormirons plus ensemble, et que nous n'échangerons plus nos éclats de rire, ni nos baisers mouillés par des larmes de joie. J'avais oublié que nos corps ne lutteront plus contre le même désir fou... Si seulement mes nostalgies venaient à mourir, ainsi que mes souvenirs brûlants de toi ? Soleil, sèche mes larmes amères, et réchauffe ma fringale de vivre presque éteinte. Le scandale reste que la Terre continue de tourner et les gens de vaquer à leurs affaires. Mon histoire d'amour et de larmes rouges... ne les intéresse pas. Survivre ou se suicider. J'ai choisi de lutter, et je me demande bien pourquoi. Je continuerai à travailler pour vivre, et vivre pour mourir. J'accuse celui qui a inventé cette vie ILLOGIQUE, et qui s'est enfui avant qu'on ne lui pose des questions.

Et mon existence se poursuit. Les jours appellent les nuits, et les nuits appellent les jours... Et moi, est-ce que j'appelle encore ?

A des centaines de kilomètres de vous, lecteurs, il y a moi. Moi, je suis seul avec mes livres, mes disques, mon chat, mes espoirs, ma survie, et mon homophilie. Je guette le facteur, car j'ai « misé » sur vos lettres. Oui, je m'enivre d'illusions, car elles ne contiennent pas toutes de la tendresse. Certaines de vos missives dégagent de la sympathie... A peine. Pourtant, ma plume est chaude, et mon papier scrupuleusement choisi... Mais à croire que j'en « écris trop » ou pas suffisamment. Même dans l'écriture, il faut

savoir doser. Pourtant, j'évite le « Amicalement » routinier ainsi que les grandes tirades précipitées et amoureuses — Voilà... Il me faut du tact, mais comment percevoir vos impatiences de jeunes loups, ou vos réticences... aux couleurs de la pudeur ?

Et toi, te souviens-tu ? C'était la nuit, en taxi. J'avais mis mon bras autour de toi et nous regardions tous les deux du même côté. Nous étions bien. Tu avais à peine vingt ans, et je tenais beaucoup à toi. Alors je vis, un très bref instant durant, un jeune homme marcher sur le trottoir. Je ne pus distinguer aucun détail, il faisait trop sombre pour cela dans la rue, je vis seulement qu'il était plutôt jeune. Et soudain, je me représentai que toi, à côté de moi, allais, à la vue de cette silhouette dehors, te rendre compte que j'étais moins beau que lui. Cette idée fut un tel choc qu'aussitôt je retirai mon bras de ton épaule. Je continuais de rouler avec toi, bien sûr, allais même jusqu'à ta porte, mais là je t'ai dit que je ne voulais plus te voir. Je t'ai hurlé d'avoir à disparaître, que j'en avais assez, que c'était fini, et je m'en allai aussitôt en courant. Je suis sûr qu'aujourd'hui encore tu ne sais pas pourquoi je t'ai abandonné. Peut-être même n'as-tu rien pensé du tout à la vue du jeune homme sur le trottoir. Peut-être même ne l'as-tu pas vu ? JE T'AIMAIS SANS DOUTE PLUS QUE JE NE T'AVAIS COMPRIS, GARÇON.

L'été est proche. Bientôt mon départ pour l'île de Ré, avec ma tête lourde d'histoires d'amour. Le clapotis des vagues comme somnifère, avec le tranxène, mais le vent fort de la côte... encore une fois ne me sera pas bénéfique. Ici, maintenant et encore, je voudrais m'arrêter sur tous les oreillers pour vous oublier.

Soupirs. Parfois, je ne bouge plus. J'attends.

ALEXANDRE d'ARÇAIS.

PETITES ANNONCES

Arnaud parcourt la liste des annonces :

« Jeune homme, gai, sportif, cultivé cherche ami pour vie à deux. »

« Cadre. Lyon. Désire rencontrer jeune Asiatique. Offre vacances été Sud Italie. »

« Région parisienne. 32 ans. Mince, élégant, raffiné, affectueux. Cherche ami sincère. »

A une époque, il avait cru qu'on pouvait trouver comme ça *l'être de sa vie*.

« Désintéressé, exclusif, cherche ami semblable. » — Espoir insensé ; l'impatte à coup sûr.

Il a beau se répéter : *A quoi bon, à quoi bon ?*, chaque fois qu'il reçoit cette revue, il épluche les petites annonces.

— Tiens, voilà quelque chose qui me concerne :

« Sud-Est. Jeune homme très sérieux, ayant horreur bars ou mondantés, aimant nature, croyant à fidélité, désire fonder amitié durable. Age indifférent. »

— Alors, je lui écris ?

« Ami encore inconnu,

J'ai lu votre annonce. Je me sens concerné par chaque mot. Oui, je suis du genre sérieux — je me suis même dit quelquefois : trop sérieux. Je n'ai jamais cru à l'intérêt des aventures d'un soir. Autre chose m'intéresse : la profondeur. — J'habite près de Dijon, dans une vieille maison pleine de charme, que j'ai restaurée moi-même. J'ai un jardin, dont je m'occupe avec beaucoup de plaisir. Bien que j'aie des frères et des sœurs que je vois de temps à autre, c'est la grande solitude ; mais je suis proche de la nature et c'est très important pour moi. Répondez-moi. J'ai hâte de vous connaître. Si jamais nous étions voisins ou presque... »

— Répondra, répondra pas ? Ces tentatives de prise de contact ont été si souvent décevantes...

Il répond ! Il y a même une photo. Il est jeune ; il est beau. Un brun au regard à la fois ardent et rêveur :

« Ce que vous me dites ne peut me laisser indifférent, et — sincèrement — m'a donné envie d'en connaître davantage sur vos goûts, vos aspirations... » Il est étudiant en comptabilité à Aix-en-Provence, après avoir fait des études de droit ; Christian, 25 ans.

PETITES ANNONCES

— Ne nous emballons pas, ne nous emballons pas...

« Cher Christian... Moi aussi, j'ai été étudiant en droit, et par mon travail pour une grande entreprise de Dijon, je connais bien les problèmes de comptabilité et de gestion. Mais qu'allez-vous penser, si je vous dis que je suis d'une autre génération que vous... »

Réponse de Christian : « Je ne suis pas indifférent aux attraits physiques. Mais j'attache beaucoup plus d'importance aux qualités de cœur. La tendresse seule peut me satisfaire... — J'essaye de profiter au mieux de la chance qui m'est donnée d'habiter dans cette région merveilleuse qu'est la Provence. Mes week-ends sont en général consacrés à de longues ballades dans la campagne, en compagnie de mon chien... »

Et les lettres se succèdent. Le bel ami se montre affectueux et plein de délicatesse. Un jour, il propose :

« Pouvez-vous venir ici le prochain week-end ? J'aimerais être votre guide et vous faire découvrir les calanques. »

Réponse d'Arnaud :

« Merci pour votre invitation. Mais je ne puis me déplacer ce week-end là. Attendons une occasion plus favorable. »

« Bien cher Arnaud, comme je suis déçu... J'ai peur qu'un excès d'optimisme ne m'ait caché de trop réelles difficultés : avec la distance qui nous sépare, ce que j'espérais est-il possible ? »

Arnaud à Christian :

« Pensée insoutenable. Et si vous profitiez d'un autre week-end de libre pour venir me voir ? Je serais heureux de vous accueillir ici. »

« Ravi de votre proposition. Je profiterai du long week-end du premier Mai et partirai en auto-stop... A bientôt donc, dans quinze jours. »

Quinze jours merveilleux à ne penser qu'à lui. Mais la veille du départ de Christian, télégramme d'Arnaud :

« Impossible vous recevoir. »

Une lettre suit :

« Christian, je ne suis pas sûr qu'il faille essayer de se voir. Mais je vous demande une chose : charmant Christian, permettez-moi de garder la photo que vous m'avez envoyée... »

On carillonne bruyamment à la porte. Une ribambelle d'enfants. « Oncle Arnaud, Happy birthday to you. » Les petits-neveux et les arrière-petits-neveux, avec un énorme gâteau d'anniversaire. Soixante-dix-sept bougies.

JEAN-CHARLES DELPHANIS.

CORNEILLE EN ARCADIE

La lecture des grands classiques réserve bien des joies, et souvent des surprises.

Tel est le cas, notamment, pour Pierre Corneille.

En manière de divertissement, je vous propose, mes chers cousins, d'appliquer à la vie amoureuse d'Arcadie quelques maximes et apophtegmes de Corneille...

Et tout d'abord, comment détecter un homophile ? Cela dépend de l'âge. Corneille nous dit, dans « Sophonisbe » (acte II, scène V) ceci qu'il applique aux jaloux, mais que nous pouvons aussi bien faire nôtre, semble-t-il :

« Alors qu'on l'est si peu qu'on ne pense pas l'être,
On n'y réfléchit point, on laisse tout paraître ;
Mais quand on l'est assez pour s'en apercevoir,
On met tout son possible à n'en laisser rien voir ».

Espérons toutefois que l'adepte de « l'amour qui n'ose pas dire son nom » finisse par avouer, tel Camille, dans « Othon » (acte II, scène V) :

« Je vois jusqu'en vos cœurs, et m'obstine à me taire ;
Mais je pourrais enfin dévoiler le mystère ».

Un mot, maintenant, sur l'homophile marié. Son cas est dramatique (et j'en sais quelque chose). Comment ne pas soupirer un « Hélas ! » pour lui, quand on lit dans « Agésilas » (I, III) :

« C'est un malheur sans doute égal au trépas même
Que d'attacher sa vie à ce qu'on n'aime pas ;
Et voir en d'autres mains passer tout ce qu'on aime,
C'est un malheur encor plus grand que le trépas. »

Soyons toutefois philosophes ! L'amour est imprévisible, et chaque ami peut espérer de rencontrer un jour son amant. C'est Lysandre qui dit, dans ce même « Agésilas » (II, II) :

« Je sais trop que l'amour de ses droits est jaloux
Qu'il dispose de nous sans nous,

CORNEILLE EN ARCADIE

Que les plus beaux objets ne sont pas sûr de plaire.

L'aveugle sympathie est ce qui fait agir

La plupart des feux qu'il excite ;

Il ne l'attache pas toujours au vrai mérite,

Et, quand il la dénie, on n'a point à rougir ».

Tout, à vrai dire, figure dans la nature. De petits dieux malins nous ont réglé comme des horloges, et, comme le dit Domitian dans « Tite et Bérénice » (acte II, scène II),

« Et ce don fut l'effet d'une force imprévue,
De cet ordre du ciel qui verse en nos esprits
Les principes secrets de prendre et d'être pris.
Je vous dirais, Seigneur, quelle en est la puissance
Si vous ne le saviez par votre expérience ».

Ces dieux agissent, confessons le, par les voies les moins prévisibles, et, comme le rappelle opportunément un vers impérissable de « Polyeucte » (acte I, scène I^{re}),

« Et le désir s'accroît quand l'effet se recule »...

Avouons le, chers cousins, nos feux sont exigeants, tels ceux dont Cliton parle dans « La suite du menteur » (acte V, scène I^{er}) :

« J'ai le goût fort grossier en matière de flamme :
Je sais que c'est beaucoup qu'avoir le cœur et l'âme ;
Mais je ne sais pas moins qu'on a fort peu de fruit
Et de l'âme et du cœur, si le reste ne suit ».

Tel est, du moins, le cas pour votre affectionné cousin de Béotie.

Qui de nous ne s'est pas montré parfois volage ? Qui ne s'est étonné qu'on lui rende la pareille ? Corneille nous rappelle à la sagesse, quand, dans « la Veuve » (acte III, scène I^{re}), il rime cette maxime :

« Nous donnons aisément ce qui n'est plus à nous ».

Heureux alors, trois et sept fois heureux qui pourra dire à son amant, tel Alcidon dans cette même « Veuve » :

« Un ami tel que toi m'est plus que cent maîtresses » !

Voilà donc toute la grâce que vous souhaitez (et se souhaite) Votre affectionné cousin béotien.

JACQUES FRÉVILLE.

UNE PASSION INGÉNUÉ

de ROBERT ANDRÉ.

Dès le début de ce récit, on est frappé par le ton proustien, par le style, par le souvenir qui fait vivre, revivre, les autres, tels qu'ils furent, qu'ils étaient, au moment où la mémoire les recrée, et non tels qu'ils sont devenus, qu'ils sont au moment où l'auteur écrit; mais aussi qui fait revivre encore plus d'étrangeté la personne du narrateur dans ce qu'elle fut au moment raconté, décrit, et non au moment où il a écrit. Cette étonnante résurrection, fugace, chez tout un chacun, peut se matérialiser par la magie de l'écriture qui la fige, certes, à jamais, mais qui par-là même lui redonne force et réalité à chaque fois que quelqu'un la lit. Ce mystère de l'écriture re-créatrice est plus rare qu'on ne pense : car pour lui donner les éléments de s'accomplir, il faut du talent.

Et du talent, l'auteur en a. Il en a au point de savoir qu'il écrit « du Proust », comme il annonce « à la façon de Balzac » (p. 199) la description — fort réussie — d'une entrée cochère dans le quartier du Val-de-Grâce, vers 1938. Il en a, au point d'être à la fois le narrateur et aussi le scribeur, l'intrus, celui qui s'observe lui-même, et pour les autres — et lui regardant les autres — le voyeur. Ce texte dense, lent, n'ennuie jamais, en dépit de quelques expressions populacières déplacées, car non en situation, comme on dit : « Je restais un sale type pour des prunes » (p. 50); « pas moyen de l'ouvrir » (p. 171), ou quelques astuces de mise en page où la typographie doit jouer un rôle (p. 75, 125), liant une citation finale ou un titre au début d'une autre phrase. Ces légères ombres ne comptent guère. L'auteur, qui a déjà plusieurs romans, essais, récits (ainsi que des préfaces et des traductions) à son actif, sait ce qu'est la matière littéraire : critique renommé, il a commis une œuvre (1) dans laquelle il faut bien reconnaître un goût particulier, personnel.

L'éducation sentimentale de l'adolescent, hésitante, timide, lui vaut un épisode sans lendemain de domination sur un autre garçon : Laurent est docile, et le narrateur abuse de sa passivité : mais ses ordres ne vont guère au delà d'un déshabillage et d'actions stupides; l'esclave se révolte quand il lui est enjoint de jouer nu la *Pathétique* de Beethoven. Il n'y a pas de suite à cette tentative... C'est banal et c'est trop peu pour parler vraiment d'expérience homosexuelle, ainsi que le passage où le tout jeune homme s'habille en cachette de dessous féminins et se contemple

(1) Récit — Gallimard — N.R.F. 2^e trimestre 1980 — 252 p. 8^o; environ 45 F.

dans la glace de l'armoire. Mais c'est suffisant pour rappeler aux doctrinaires étroits que les composantes de la sexualité ne sont pas si simples qu'ils veulent bien le dire. Cela, tout un chacun le sait — ou devrait le savoir.

Parmi la multitude de livres parus cette année, celui-ci est un texte attachant (2).

PIERRE NOUVEAU.

(2) Voir l'article de Gabrielle Rolin, dans *le Monde des Livres* daté du vendredi 22 août 1980, page 11.

JOUE-NOUS « ESPANA »

roman de mémoire

de JOCELYNE FRANÇOIS.

Ce livre s'écoule comme un cours d'eau limpide et rafraîchissant.

La langue en est d'une volontaire sobriété : la relation de cette enfance, puis de cette adolescence dans un milieu social modeste en Lorraine, puis dans une institution religieuse ne manque pas d'attraits.

La narratrice paraît toutefois quelque peu désincarnée et ce n'est qu'aux toutes dernières pages que nous la voyons prendre conscience de son homosexualité.

Comment sur des conseils trop classiques elle s'efforce d'y renoncer pour se jeter dans le mariage et les maternités avant de revenir à sa nature foncière ne nous est évoqué qu'à grands traits.

Elle semble avoir trouvé tardivement la paix et l'accomplissement.

Sans avoir pu échapper toutefois à cette phrase effrayante de sa mère : « Sur mon lit de mort, je te maudirai ».

Comme cette statuette du Musée Guinet qui a prêté à sa rêverie, Jocelyne François laisse émaner de sa personne le masculin et le féminin.

Et comme elle l'écrit excellemment : « Ce que nous sommes tous et que nous oublions toujours ».

SINCLAIR.

ARMÉE D'AMOUR

film allemand de ROSA VON PRAUNHEIM.

Ce cinéaste allemand a déjà produit plusieurs longs métrages et notamment pour la télévision d'outre-Rhin. « Ce n'est pas l'homosexuel qui est pervers, mais la situation dans laquelle il vit ».

« Armée d'amour » présente un vaste panorama du mouvement gay américain sous ses formes les plus diverses, les plus surprenantes aussi.

Une place assez large a été faite à l'autocritique, ce qui a suscité des réactions même aux USA. C'est ainsi que le film a été, paraît-il, écarté lors d'une semaine de fierté gaie organisée à New York en 1979.

Certains témoignages sont touchants tel celui d'un vieux couple hétéro venu se solidariser avec une manifestation d'homosexuels.

Interrogés, le mari comme la femme déclarent apporter leur appui à tout ce qui milite pour les droits de la personne humaine, pour la liberté.

Un moment de « haute graisse » est constitué par la séquence où l'on voit Anita Bryant, Madame Antihomosexuelle, recevoir en pleine figure l'hommage d'une superbe tarte aux fruits et à la crème.

D'autres démonstrations risquent de stupéfier quelque peu le spectateur français. Le réalisateur, professeur à cette époque à San Francisco, a tenu à confronter ses étudiants à l'acte homosexuel et a fait l'amour devant eux.

Ils n'ont, paraît-il, rien manifesté mais Rosa Von Praunheim assure qu'il s'est, quand à lui, bien divertit !

Sur ce chapitre le retard de notre pédagogie me paraît certain mais il est toujours possible de rattraper le temps perdu !

Quelles que soient ses imperfections — et elles sont multiples — « Armée d'amour » est un document qui mérite l'attention dans la mesure où son approche très directe constitue un violent combat contre les censures et les hypocrisies, sans oublier le ghetto commercial.

SINCLAIR.

IMMACOLATA ET CONCETTA

film italien de SALVATORE PISCIELLI.

Ce premier long métrage d'un jeune réalisateur italien mérite de retenir l'attention.

L'auteur l'a voulu et conçu comme un mélo traditionnel dans la ligne coutumière d'un certain spectacle napolitain.

L'anecdote est fort simple : deux femmes qui se sont connues, dans tous les sens du terme, en prison, décident de vivre ensemble.

Pour Concetta, aucun obstacle, pour Immacolata mariée, mère d'une fillette, établie bouchère, il en va tout autrement.

Leur liaison n'a rien de secret, la réprobation qu'elle soulève non plus.

Un peu abruptement un meurtre vient dénouer tous les conflits. Concetta n'a pu admettre la révélation de la grossesse d'Immacolata.

Et assurément, je répèterai que cette solution de facilité est déplorable car elle va par trop dans le sens d'une malédiction frappant les passions homophiles.

Mais cette réserve faite, reconnaissons que Piscicelli a raconté une très belle histoire d'amour non sans crudité souvent, mais loin de toute littérature, de toute concession.

Je ne m'aventurerai pas loin à sonder les raisons profondes du drame.

Il paraît vraisemblable que Concetta n'a pu admettre de jouer un rôle secondaire dans cette union et craint d'être peu à peu rejetée de l'univers plus complexe d'Immacolata.

N'y a-t-il pas là toute la différence qui sépare l'uni, de la bisexualité ?

A vous, chères Arcadiennes, d'en décider et de nous éclairer.

SINCLAIR.

Note : A signaler dans « Un mauvais fils » de Claude Sautet un bien joli morceau de bravoure mis dans la bouche de Dufilho, excellent de sobriété dans le rôle de libraire homo.

CONCOURS DE LA NOUVELLE HOMOPHILE

Arcadie organise un concours.

On peut nous adresser avant le 31 mai 1981 une nouvelle dont le contenu doit être une histoire homophile (masculine ou féminine).

Texte dactylographié en triple exemplaires.

Maximum : quinze pages (format 21×29,5).

Les envois sont faits à *Arcadie*, une enveloppe fermée contenant le NOM et l'adresse de l'auteur. Le texte lui-même portant un pseudonyme.

Premier prix : sept cent cinquante francs.

Deuxième prix : cinq cents francs.

Et trois prix de cent francs chacun.

Publication réservée à *Arcadie*.

Les nouvelles non primées pourront cependant être publiées par *Arcadie* sans que les auteurs puissent s'y opposer.

Les collaborateurs habituels d'*Arcadie* ne peuvent pas participer à ce concours.

Le jury est composé du Directeur d'*Arcadie*, de Pierre Nouveau, de François Lescun, de Sinclair, de Christian Gury et d'Odon Vallet.

Le choix est sans appel.

AU BON PORC

SPÉCIALITÉ DE FOIE GRAS D'OIE

Frais, entier au naturel — Toute l'année

Au détail, le kilo : 370 F

Tarif au 1-9-1980

Tarif d'expédition de terrines sur demande

Choucroute paysanne — Saumon fumé

50-52, rue du Faubourg-Saint-Denis - 75010 Paris

Tél. : 770-06-86

LA VRAIE CHARCUTERIE A L'ANCIENNE
QUI VOUS RECEVRA AVEC SYMPATHIE

LE VANCOUVER

SA FORMULE A 38 F

Pavé de bœuf et ses sauces au choix
Café, vin, service compris.

ET SA CARTE

64, rue de la Verrerie - 75004 Paris

Tél. : 272-67-63

Fermé le dimanche

JEAN-PIERRE KRETTNICH

PEINTURES - DÉCORATION

d'Appartement

93, RUE DU RUISSEAU — 75018 PARIS

Téléphone : 258-15-12

LA MÊME DIRECTION VOUS PROPOSE

HOTEL STAR 1 * NN

87, avenue Emile-Zola, PARIS - Tél. : 578-08-22
Métro : Charles-Michel

60 chambres avec téléphone - Ascenseur

HOTEL SPLENDID RÉSIDENCE ÉMILE-ZOLA 2 * NN

54, rue Fondary, 75015 Paris - Tél. : 575-17-73
Métro : La Motte-Picquet - Émile-Zola

40 chambres avec bain-douche - W.C. - Télévision

LE MEILLEUR ACCUEIL VOUS SERA ASSURÉ

CONCOURS
VOTRE DÉCORATEUR

TENTURES MURALES - RIDEAUX SUR MESURE

DÉCORA

S.A.R.L. capital 20 000 F
R.C. Paris B 315945857

MOLLETON - GALONS - COLLE - AGRAFEUSES
TRINGLES A RIDEAUX

110, rue Championnet - 75018 Paris - Tél. : 606-83-56

REMISE AUX ARCADIENS

PUBLICATION RÉSERVÉE À ARCADIE
VOTRE ASSUREUR

incendie - auto - vie
épargne - retraite
accidents - vol, etc...

Risques des professionnels et des particuliers

Raymond MAURE

6, impasse du Cadran - 75018 PARIS

Tél. : 252-31-40 le matin

*

Se rend à votre domicile sur simple appel téléphonique
Présent au club chaque week-end

PETIT GIOVANNI

BOUTIQUE DE PRÊT A PORTER

112, rue Petit - 75019 PARIS

Téléphone : 209-78-32

**

UN ACCUEIL SYMPATHIQUE

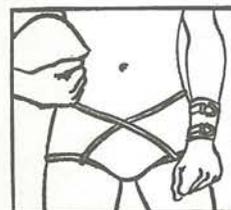
VOUS SERA RÉSERVÉ

— 738 —

Amis d'ARCADIE, chez

BARLAY

CHEMISIER-TAILLEUR



SLIP RUBEN TORRES

167, bd du Montparnasse, 75006 PARIS
Tél. : 326-91-66

(Ouvert du lundi midi au samedi soir inclus)

Vous trouverez un accueil sympathique

Toutes les nouveautés

— UNE FLEUR POUR CHACUN —

Catalogue 1979 Cuir, Nylon, Caoutchouc

★
Pour les Fous du Cuir
et les Anticonformistes

**Boy's
[Cuir]**

Boîte Postale : N° 33
13005 - MARSEILLE
CATALOGUES et TARIFS
Joindre 10 F pour Frais d'Expédition



★ Boutique de Vente, 37, rue Mazagan, 13001 Marseille. ★



DU NOUVEAU!

**AU CLUB
D'ESTHÉTIQUE**

Salvatore

*ouverture
d'un salon
de coiffure*

*prothèse
capillaire*

*soins du visage
et du corps*



Consultation gratuite

PRIX MODÉRÉS

**18, RUE DES MESSAGERIES
PARIS 10^e**

**Métro Poissonnière
Parking privé**

Tél. : 824-60-12 - 824-48-61

Sur rendez-vous
du mardi au samedi
de 9 à 19 heures

Cadre agréable et masculin
ambiance relaxante